T6726 - 1 H - 15,00 F -RD

HORS-SÉRIE N° 1

LÉO FERRÉ

le monde libertaire

Hebdomadaire de la FÉDÉRATION ANARCHISTE

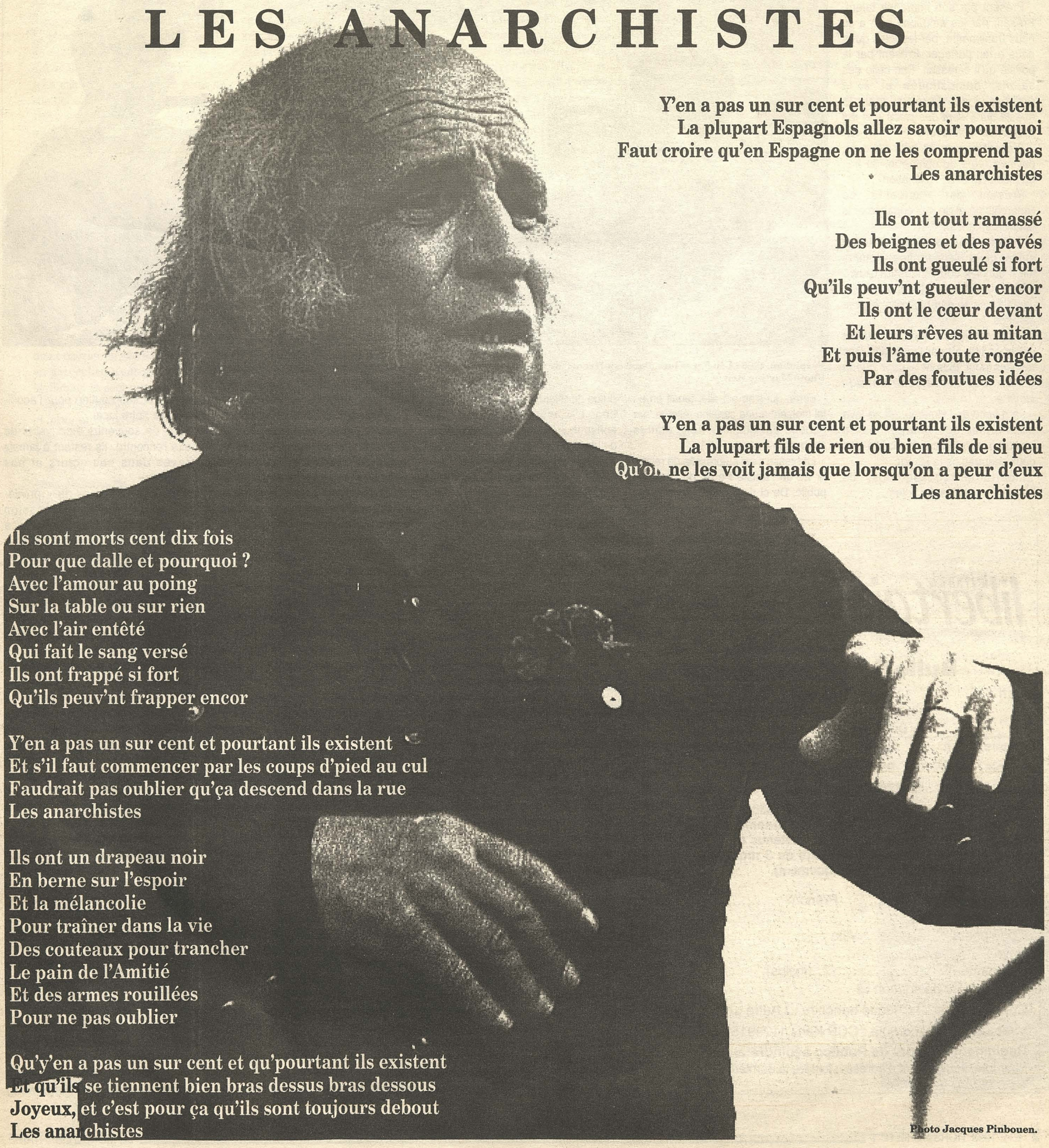
adhérente à l'IFA

ISSN 0026-9433

ÉTÉ 1993

15,00 F

LES ANARCHISTES



Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
La plupart Espagnols allez savoir pourquoi
Faut croire qu'en Espagne on ne les comprend pas
Les anarchistes

Ils ont tout ramassé
Des beignes et des pavés
Ils ont gueulé si fort
Qu'ils peuv'nt gueuler encor
Ils ont le cœur devant
Et leurs rêves au mitan
Et puis l'âme toute rongée
Par des foutues idées

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
La plupart fils de rien ou bien fils de si peu
Qu'on ne les voit jamais que lorsqu'on a peur d'eux
Les anarchistes

Ils sont morts cent dix fois
Pour que dalle et pourquoi ?
Avec l'amour au poing
Sur la table ou sur rien
Avec l'air entêté
Qui fait le sang versé
Ils ont frappé si fort
Qu'ils peuv'nt frapper encor

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
Et s'il faut commencer par les coups d'pied au cul
Faudrait pas oublier qu'ça descend dans la rue
Les anarchistes

Ils ont un drapeau noir
En berne sur l'espoir
Et la mélancolie
Pour traîner dans la vie
Des couteaux pour trancher
Le pain de l'Amitié
Et des armes rouillées
Pour ne pas oublier

Qu'y'en a pas un sur cent et qu'pourtant ils existent
Et qu'ils se tiennent bien bras dessus bras dessous
Joyeux, et c'est pour ça qu'ils sont toujours debout
Les anarchistes

Photo Jacques Pinbouen.

Léo Ferré dans 10 000 ans

QU'ILS SONT DURS ces temps où les aminches nous quittent. Le temps fait son œuvre, inexorablement, sans se préoccuper des peines, des larmes et des absences irréparables.

« *Tout s'en va* » ? ... Voir !

Léo Ferré est présent au moment du départ.

Présent par son immense talent. Présent par les émotions qu'il a su nous transmettre, par les joies qu'ils nous a fait partager. Présent par la poésie qu'il caressait. Pas celle des salons, domestiquée et à la recherche des faveurs, mais la poésie qui « *sent des pieds* » et qui fait l'amour à la révolte.

Présent encore, et pour toujours, par son refus du conforme, du fini, du médiocre et de l'aliénation.

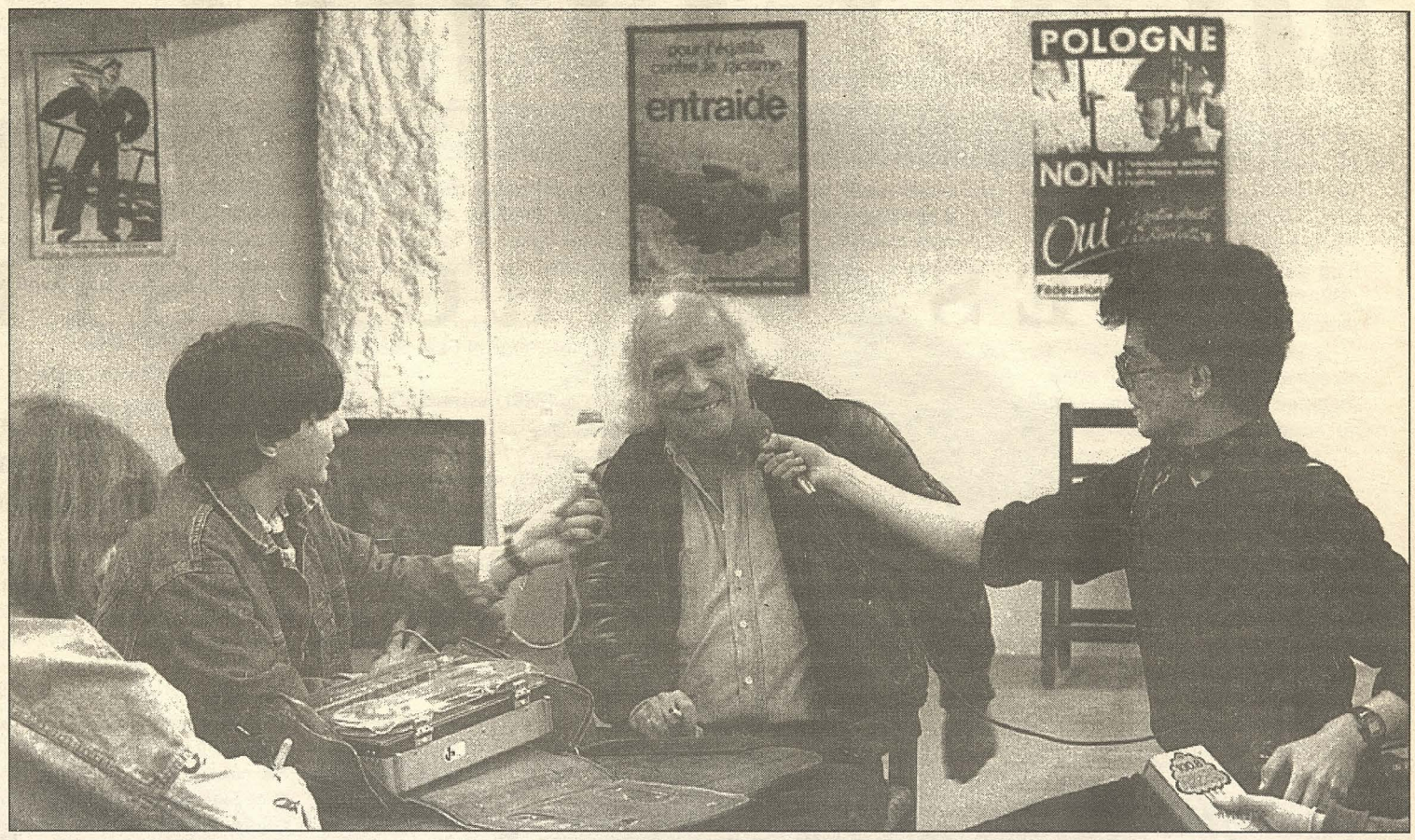
Présent par l'actualité de l'anarchisme et de *ses* engagements jamais démentis...

Comme Camus, Ferré était un enfant de la Méditerranée. Comme lui, il concilia constamment l'œuvre artistique exaltante et l'arbre de vie. Jamais il ne se déroba à ses responsabilités.

Leurs révoltes communes furent éclairées très tôt par la lumière. Des révoltes pour tous et « *pour que la vie de tous soit élevée dans la lumière* ».

La révolte de l'Homme qui se lève pour briser ses chaînes hanta jusqu'au paroxysme la vie de ces deux chantres de la Liberté.

Libertaires conséquents, ils l'étaient en mots et en actes.



Perpignan, 1986 : Léo Ferré lors d'une conférence de presse au local du groupe Puig-Antich de la Fédération anarchiste « Infos ». Photo Martine Boury.

Ferré, qui s'en est allé, tenait en un tel moment à une certaine réserve, par pudeur, par humilité. Telle était la marque de l'homme.

La presse s'est empressée de relater la vie de l'artiste Ferré, de l'homme public. De ci de là, avec un saupoudrage de références à l'« anarchiste » Léo. L'« anar » Léo, comme ils écrivent... *Libération*, *l'Humanité* et d'autres ont participé de ce rendez-vous posthume avec Ferré.

« *Libertaire tonitruant* »... « *La pipe libertaire* »... « *Une utopie encourageante, misanthrope et, pour le coup, parfaitement anarchiste* »... Propos tendant à désigner l'anarchisme de Léo Ferré comme un anachronisme, une foucade d'artiste «maudit », mais sans réel contenu.

L'anarchiste Ferré serait « étranger » au mouvement anarchiste, le mouvement anarchiste social qui s'organise et qui conteste l'ordre établi par les « puissants ». La tentation, pour certains, était grande de fêter le poète en sacrifiant les idées de l'homme sur l'autel du consensus.

La récupération des « grands » de ce monde est à cet égard exemplaire. François Mitterrand, Georges Marchais, Jacques Toubon ont vanté les « vertus » de l'anarchiste disparu, alors que dans le même temps, *tout* dans leurs actes dément cet intérêt subit.

Jack Lang déclarant même : « *Il* [Léo] *est à jamais irrécupérable par les puissants de ce monde...* », tout en faisant office de « puissant » ex-ministre de la Culture.

« Son engagement à nos côtés se traduisait par une solidarité sans faille. »

Comme nous, Léo Ferré n'aimait pas l'*establishment*, et se méfiait des salons littéraires, en même temps qu'il fuyait les modes de pacotille.

Il vilipendait, comme nous, les autoritaires de tout horizon...

Il avait , comme nous, une « foi » indéfectible en l'Homme créateur, libre et non-encarté.

Léo Ferré n'était pas seul, n'en déplaise à quelques tartufes. Il faisait partie de la grande famille des anarchistes.

Les anarchistes d'ici et d'ailleurs, de tout temps et en tout lieu.

Son engagement à nos côtés se traduisait par une solidarité sans faille. Il nous apportait, dans le domaine qui était le sien (la création artistique et la scène), tout ce que nous étions en droit d'attendre d'un compagnon, d'un vrai...

En 1986, Léo Ferré vint à Perpignan. A l'occasion d'une tournée dans le sud de la France, il nous offrit son soutien pour l'acquisition de notre local.

Que de souvenirs émouvants de cette rencontre. Ils restent à jamais gravés dans nos cœurs et nos mémoires.

Plusieurs centaines de « privilégié(e)s » eurent l'occasion d'entendre Léo Ferré en concert à Cabestany. Un spectacle époustouflant, intense, chaleureux que Léo clôtura en remerciant « [ses] *compagnons anarchistes perpignanais de lui avoir offert le plaisir de ce moment* », avant de nous gratifier d'un « *Ni dieu ni maître* » plus vibrant que jamais.

A Marie, sa femme, que nous avions rencontrée à ce moment-là, ainsi qu'à ses trois enfants, je témoigne de toute la gratitude et de tout l'attachement des anarchistes qui de par le monde ont chanté Ferré, ont aimé Ferré, et qui, dans leurs actes présents et futurs, continueront à conjuguer le verbe « anarchiste » à tous les temps de la révolte libertaire.

Non, Ferré n'était pas seul. Et, s'il est vrai qu'« *il n'y en a pas un sur cent* », les anarchistes sauront toujours sortir le couteau « *pour trancher le pain de l'amitié* », et continueront de gueuler quand tant d'autres se complaisent à se taire !

Nous n'avons pas « *tes mots* », Léo, mais nous avons la même révolte chevillée au corps. Elle nous aide à vivre quand d'autres vieillissent.

Ferré tu es là, présent, à nos côtés et pour au moins 10 000 ans encore...

Edward Sarboni
(gr.Puig-Antich - Perpignan))

Rédaction-Administration :
145, rue Amelot, 75011 Paris
Directeur de publication :
André Devriendt
Commission paritaire n°55 635
Imprimerie : La Vigie,
24, rue Léon-Rogé,
76200 Dieppe
Dépôt légal 44 145
1er trimestre 1977
Routage 205 — La Vigie
Diffusion SAEM
Transport Presse

le monde libertaire

Rédaction-Administration
145, rue Amelot
75011 Paris.
Tél. : (1) 48.05.34.08.
FAX : (1) 49.29.98.59.

Bulletin d'abonnement

Tarif

		France (+ DOM-TOM)	Sous pli fermé (France)	Etranger
1 mois	5 n°	❑ 35 F	❑ 70 F	❑ 60 F
3 mois	13 n°	❑ 95 F	❑ 170 F	❑ 140 F
6 mois	25 n°	❑ 170 F	❑ 310 F	❑ 250 F
1 an	45 n°	❑ 290 F	❑ 530 F	❑ 400 F

Abonnement de soutien : 350 F. Abonnement étranger sous pli fermé : tarif sur demande. Pour les détenus et les chômeurs, 50 % de réduction sur les abonnements de 3 mois et plus en France métropolitaine (sous bande uniquement).

Nom ..... Prénom .....
Adresse .....
Code postal .....Ville .....
Pays .....
A partir du n° .....(inclus).
Abonnement de soutien ❑
Chèque postal ❑ Chèque bancaire ❑ Autre ❑
Virement postal (compte : CCP Paris 1128915 M) ❑
Règlement à l'ordre de Publico à joindre au bulletin.
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière bande de routage.

« L'anarchie est la formulation politique du désespoir » (Léo Ferré)

« *Toi qui l'a connu, peux-tu faire quelques lignes pour le journal ?* ». Me voilà encore trop à mon goût investi d'une mission déplaisante.

Que pensent les anars de la mort de Léo ? Question cent fois posée en ce moment par les médias. A un journaliste venu aux nouvelles samedi à la boutique, je lui ai dit : « *Vous avez sans doute une famille. Que penseriez-vous de la disparition de votre frère ? Imaginez et écrivez directement vous-même : c'est exactement ça qu'on éprouve aujourd'hui.* »

L'attachement de Léo Ferré aux idées libertaires avait la particularité d'être double : une adhésion qu'on pourrait qualifier de philosophique, viscérale et en premier à la négation de tout pouvoir d'un groupe humain sur un autre et cela quelles que soient les justifications possibles, voire compréhensibles et quand bien même ce pouvoir serait (prétendument) temporaire pour des raisons d'efficacité.

C'est la différence fondamentale et irrémédiable qui nous sépare des marxistes des différentes chapelles. Cela, beaucoup de sympathisants libertaires le ressentent. Parmi eux des artistes tels que Brassens, Brel, Caussimon ou Debronckart l'exprimaient. D'autres continuent comme Mocky ou Lavilliers, sans oublier la longue liste de talents que les médias veulent ignorer.

Mais un autre volet de l'anarchie existe. C'est son prolongement social et économique : ce sont des propositions concrètes et viables telles que le mutuellisme, le fédéralisme et la (vraie) autogestion. Peu de gens le savaient : Léo (ancien de Sciences po) connaissait parfaitement ces bases nécessaires à un véritable engagement anarchiste. Qu'on veuille rester solitaire et militer à sa manière ou qu'on veuille se grouper, les deux façons sont tout aussi efficaces pour la propagation de l'idée, l'une se renforçant au contact de l'autre. Cette connaissance des deux versants de l'anarchie faisait de Léo un cas presque unique dans la galaxie libertaire du monde artistique.

« Sa révolte était basée sur une approche philosophique mais aussi purement sociale de l'anarchie. »

Sa révolte était basée sur une approche philosophique mais aussi purement sociale de l'anarchie. Ce double engagement transpire dans toute son œuvre et beaucoup de couplets deviennent alors éclairants. C'est fondamentalement ce qui explique ces rejets, ces haines et racontars imbéciles qu'il a suscités tout au long de sa vie. Autant une certaine intelligentsia culturo-médiatique pardonne (voire approuve, amusée) les velléités dites libertaires à la Frédéric Dard ; autant elle rejette et étouffe toute révolte dont elle sent bien qu'elle est plus profonde, plus radicale et destructrice pour les valeurs qu'elle-même pérennise. (Au passage cela explique aussi pourquoi les médias ne s'adressent *jamais* aux anarchistes pour parler de l'anarchie).

Car il faut bien dire, prendre date, le mettre par écrit pour que cela soit en mémoire : Léo, aussi bien pour son œuvre qu'en tant qu'homme, fut insulté, diffamé, nié. On lui a craché à la figure. On a fait des campagnes pour saboter son travail sur scène. Un abruti d'extrême droite comme Jean-Edern Hallier a organisé des commandos de jets de boulons ; un affairiste comme Eddie Barclay lui a fait un procès pour une chansonnette (*Lettre à une chanteuse morte*) et l'a censuré ; un éditeur véreux l'a floué ; de Gaulle l'a interdit.

Tout cela explique maintenant aux yeux des lecteurs l'attachement de cet homme aux œuvres des anarchistes : leur revue culturelle *la Rue* où il a écrit, la radio ou le théâtre libertaires où il pouvait parler librement.

Bien sûr comme chacun de nous il a participé à la chaîne solidaire. L'un manifeste, l'autre colle des affiches ; un autre cause dans le poste ou encore parce qu'il est peintre, rénove la boutique. Léo, lui, comme nous tous, se servait de son travail pour apporter sa contribution. Et comme nous, librement, sans contrainte, jamais de contrat signé (dérisoire...) ; la parole donnée valant beaucoup plus. Pas plus que nous il ne demandait, ni n'avait d'ailleurs, de merci particulier. Une poignée de main fraternelle et tout était dit. Une bonne bouffe entre copains comme quand on revient d'un collage et c'est tout. Et comme Paulo, notre vieux copain parti lui aussi, qui a tout offert de son temps, son amitié, son énergie, du très peu qu'il avait et même de ce qu'il n'avait pas, Léo a fait exactement pareil. Bien sûr, l'œuvre de l'un restera à jamais obscure ; sa mémoire survivra à peine. L'œuvre de l'autre demeurera. Mais pour nous ils ont exactement la même importance. Ce sont deux pierres de même volume ajoutées à la maison commune.

Gala au Dejazet, naguère Théâtre Libertaire de Paris. Photo Thierry Lahalle.

A chaque fois qu'il était à Paris et que son emploi du temps le permettait, il venait au studio de la radio. A dire vrai, une chose m'a toujours étonné chez Léo : pendant la vingtaine d'heures d'émissions faites avec lui, il a rarement parlé de ses chansons. Il ignorait d'ailleurs superbement sa discographie. Mais il a toujours abordé les difficultés incessantes qu'il éprouvait pour faire son métier (Barclay, l'éditeur, la censure...). Et surtout de l'ostracisme dont il fut victime de la part des musiciens dits classiques lorsqu'il a dirigé un orchestre symphonique. Pensez donc ! Un chanteur de variétés tenir une baguette ! Si en Italie cela ne posait pas de problème avec la troupe prestigieuse de la Scala de Milan, il en allait autrement en France où la chapelle des classiques lui déniait même la faculté de savoir écrire trois notes. Après son concert au Palais des Congrès en 1975 où il chanta en dirigeant un grand orchestre, ce ne furent que critiques condescendantes du style : « *Un ancien pianiste de cabaret quasi autodidacte secoue les bras en chantant devant 120 musiciens* ». Personne, ou presque, n'a dit que le spectacle était bon (j'y étais) et que c'était une idée nouvelle que Léo amorçait pour la variété intelligente (comme il l'avait fait avec Zoo). Et puis après ! Schubert (ancien instituteur) était pianiste de bordels et a laissé une œuvre autrement importante que celle que laissera jamais un incertain Pierre Petit, grand pourfendeur de Léo, et directeur du conservatoire, vieux fossile pontifiant et chiant. Tout cela Léo l'avait sur le cœur et en était blessé.

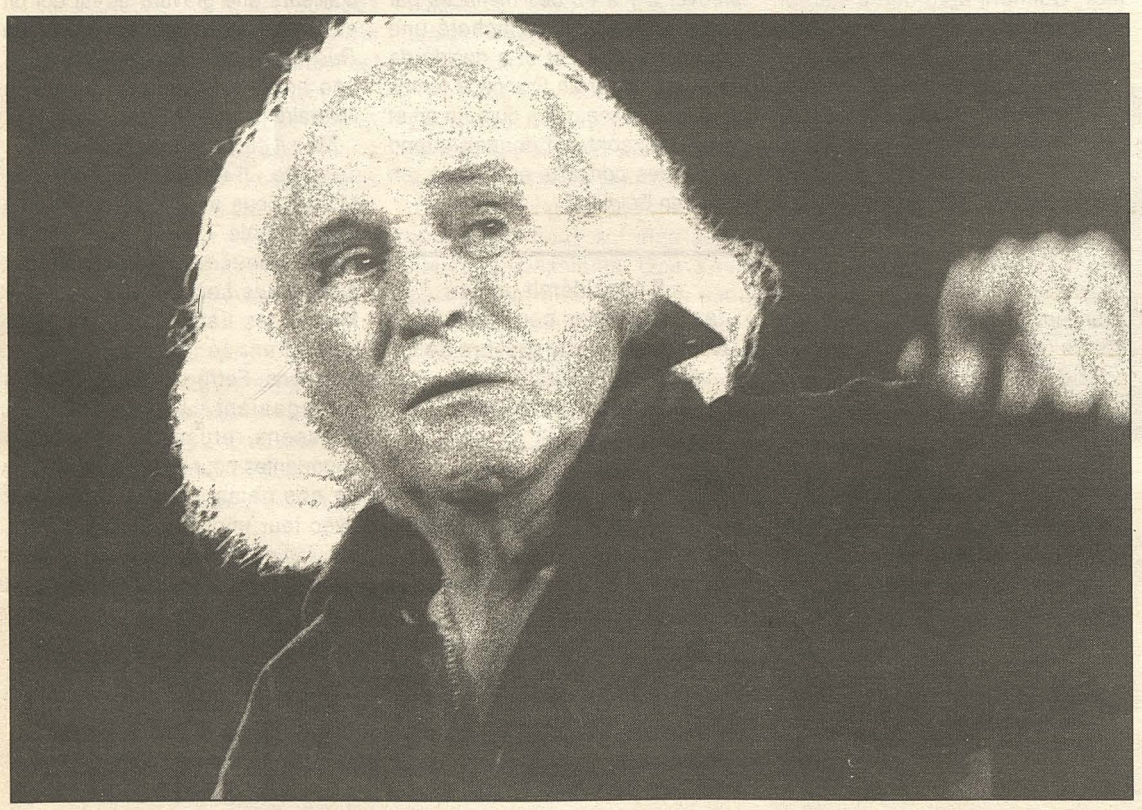
« Une poignée de main fraternelle et tout était dit. Une bonne bouffe entre copains [...] et c'est tout. »

Une autre chose ne cessait de l'étonner ou plutôt de l'intriguer. « *Un jour,* raconta-t-il au micro, *j'étais dans la rue avec Marie, ma compagne. Une dame traversa la rue, se planta devant moi et me cracha à la figure : "Monsieur Ferré je vous déteste", dit-elle* ». Et se retournant vers Marie, assise derrière lui au studio, il ajouta hors micro : « *Mais enfin, je ne lui avais rien fait ! Je la connaissais même pas !* ».

Il avait à ce moment l'œil malicieux d'un adolescent qui vient de casser un carreau, car Léo est le plus jeune d'entre nous et je suis sûr qu'il devait rire au fond de lui-même tant il est bien établi qu'on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

J.-J. Julien

Paris, 1991 : sur la scène du Palais des Sports à l'occasion des dix ans de Radio Libertaire. Photo Marcel Lannoy.



INTERVIEW DE CLAUDETTE ET PEPITO ROSELL

La grande famille

Claudette et Pepito Rosell, vieux militants libertaires parisiens, ont bien connu l'époque des Brel, Brassens, Campion, Ferré... et pour cause : ils étaient aux premières loges, avec Maurice Joyeux et Suzy Chevet, au sein du groupe Louise-Michel, dans cette Fédération anarchiste d'après-guerre où Montmartre était si proche de Saint-Germain-des-Prés.

Le Monde Libertaire : *Pepito, Claudette. La disparition de Léo Ferré vous a touchés. N'est-ce pas toute une génération qui disparaît ?*

Pepito : Ça nous a effectivement beaucoup touchés. En quelques années, tout un tas de copains sont partis. Brel, Brassens, Ferré... On a l'impression que leurs morts ne se suivent que de peu. Encore dernièrement, Paulo disparaissait lui aussi. Léo Ferré, je l'ai rencontré par Suzy Chevet en 47 ou 48. Suzy s'est toujours occupé des relations du mouvement libertaire avec les artistes. Elle organisait des galas pour le groupe Louise-Michel, auquel nous appartenions, pour la FA, la Libre Pensée, les pacifistes... Elle l'avait rencontré par Léo Campion, qui alors animait des spectacles dans les cabarets et les boîtes. Le premier contact personnel que j'ai eu avec Léo Ferré, ce fut au cabaret la Lune Rousse. Il avait terminé son tour de chant par *Monsieur Tout Blanc*, une chanson qui déshabille le pape. J'étais enchanté. A partir de là, Léo est rentré dans le concert des artistes qui tournaient autour de la pensée libertaire : Léo Campion, Léo Noël, Les Garçons de la Rue, Simone Bartel, les Frères Jacques. Des têtes d'affiches qui avaient une sympathie très forte pour la pensée et le mouvement libertaire. Deux ans avant, en 46, j'avais déjà connu Brassens, alors permanent au local de la FA, quai de Valmy, et au journal. Brassens a grossi tout ce groupe qui tournait autour du mouvement anarchiste. Au fur et à mesure, une amitié personnelle s'est installée entre Léo Ferré, Georges Brassens, Suzy Chevet, Maurice Joyeux, Maurice Laisant, Louis Lecoin, Claudette, moi, puis plus tard Jacques Brel, René-Louis Laforge... L'artisan de ce regroupement a vraiment été Suzy Chevet. D'autant plus qu'elle avait un poste de haut fonctionnaire au Ministère du Travail, position qui lui a permis de faciliter l'octroi de permis de travail pour beaucoup d'artistes étrangers.

Claudette : C'était la solidarité des artistes. Léo, c'était un révolté. Il a eu des rapports terribles avec les membres du show-biz parce qu'il ne faisait pas de concession. Il avait pour lui le public, contre lui le show-business. Il ne passait pas à la télé, la télé-chiotte comme il disait. Il était réellement engagé. Que ce soit pendant la guerre d'Algérie ou Mai 68.

Pepito : La chanson *Salut Beatnik* s'attaquait, par exemple, aux maoïstes.

ML : *Ferré a eu une attitude différente de Brassens, au plan de l'engagement...*

Pepito : Tous deux nous ont beaucoup aidés. Brassens a beaucoup soutenu, même de sa poche, les Espagnols par exemple. Mais Brassens ne savait pas se fâcher avec quelqu'un. Si quelqu'un lui déplaisait, il laissait passer et Pierre Gibraltar, son secrétaire, se payait les pots cassés. Léo, je l'ai vu foutre hors de sa loge à l'Olympia Bruno Coquatrix, en fermant la porte avec un coup de pied. Brassens n'a jamais renié ses idées libertaires. Mais il ne les revendiquait pas. Par contre, Ferré les revendiquait.

« Léo, je l'ai vu foutre hors de sa loge à l'Olympia Bruno Coquatrix, en fermant la porte avec un coup de pied. »

Claudette : Léo, c'est ça : écrire en plein Mai 68 *Les anarchistes*. C'était lors du gala annuel du groupe Louise-Michel, le 10 mai. C'était l'atmosphère des barricades. La manif était passée l'après-midi dans la rue de la Mutualité. Il a sorti cette chanson, dans sa loge, en une demi-heure et l'a chantée pour la première fois au gala. C'est lors de ce gala que Maurice Joyeux a appelé la salle à rejoindre les barricades.

Pepito : Léo est toujours resté très proche du mouvement libertaire, de Suzy, et du groupe Louise-Michel, par exemple. Brel et Brassens sont aussi restés très proches du mouvement. Brel, alors qu'il avait déjà fait son concert d'adieu (il était malade), a donné un dernier gala pour les libertaires une semaine plus tard à la Mutualité. Une journaliste qui s'étonnait de ce concert après ses adieux, joué gratuitement qui plus est, s'est vu répondre : « *Non seulement je viens gratuitement mais en plus, je paye. Si vous restez un peu après le spectacle vous le verrez* ». Et il a fait un chèque de soutien. Il n'y avait pas qu'eux trois. Il y avait toute une série d'artistes : Prévert, très lié à un camarade espagnol, Raymond Bussière, Annette Poivre...

Claudette : Barbara, aussi, qui a commencé à la Bourse du Travail, Fernand Raynaud...

Pepito : Un jour, j'ai vu arriver Bourvil à la librairie de Maurice Joyeux [Le Château des Brouillards, NdlR], pour y soutenir un ami écrivain lors d'une séance de signature. Quand il a vu que c'était un milieu libertaire, il a avoué qu'il était plus qu'heureux. Visiblement, il connaissait Bakounine, Kropotkine, Reclus. On sentait un certain penchant pour la pensée libertaire. J'ai été très surpris.

Claudette : Bien entendu, il y a toujours une petite graine d'ananar en chacun. Certains le disent et la développent. D'autres non ou changent. Mais pour les artistes, être écouté chez les libertaires, c'était un point d'honneur, gage de qualité. Ils y essayaient de nouveaux textes, de nouvelles chansons...

ML : *Léo a dû avoir des problèmes avec son engagement ?*

Claudette : Il avait le courage physique de ses opinions. A Strasbourg, il en a pris plein la gueule. Il a été à Lorient pour un concert de soutien pour René Lochu. Léo, c'était la solidarité. C'était un homme entier. Sans concession. Il n'aimait pas les « ayatollahs », qu'ils soient catholiques, protestants,communistes, maoïstes, tous les extrémistes. C'était pourtant lui aussi un extrémiste à sa manière.

Pepito : A une époque, avec plusieurs groupes de la FA, on s'est chargé de l'aider lors d'une tournée de galas qu'il fit dans toutes les maisons de la culture. Ça devait être après la guerre d'Algérie. Nous étions obligés parfois de livrer le coup de poing. Il semble que certaines personnes essayaient de le harceler. De droite, de gauche, d'extrême gauche ou d'extrême droite ? Nous n'avons eu aucune preuve. Il y a eu des menaces par téléphone. Léo s'est acheté une maison dans le Lot et a décidé de ne plus chanter en France le temps que ça se tasse. Ça a duré un an et demi. Par contre il donnait quand même des concerts en Suisse, en Italie, en Belgique.

« Il considérait un peu le pavé comme son emblème. J'ai d'ailleurs une gravure de lui qui dit : "L'important, c'est le pavé". »

Claudette : Il y a plein de chansons que tu n'entends jamais. Une chose qu'il a bien aimé, ce furent les premières radios libres et clandestines. Lorsque Radio Libertaire s'est créée dans la cave du groupe Louise-Michel, il serait venu en train, en avion pour parler et dire ce qu'il avait à dire.

ML : *D'ailleurs, il l'a toujours soutenue par la suite, lui offrant plusieurs galas. Auparavant, il a aussi participé à la revue* la Rue...

Pepito : *La Rue*, ce sont principalement Suzy et Joyeux qui l'ont animée. Mais Léo y a participé très activement. Non seulement en apportant ses textes, ses chansons, ses poèmes, mais aussi pour la composition. Il adorait l'ambiance des typos. Il s'était d'ailleurs mis à acheter du matériel d'imprimerie.

Claudette : On lui doit avec Joyeux l'idée de la couverture : une rue de pavés. Il considérait un peu le pavé comme son emblème. J'ai d'ailleurs une gravure de lui qui dit « *L'important, c'est le pavé* ». *La Rue* s'est arrêtée en 1972. Mais Léo est resté fidèle à la pensée libertaire jusqu'à la fin.

ML : *Il était très indépendant ?*

Pepito : Il était très individualiste. Mais il nous a apporté un soutien considérable. Les galas représentaient beaucoup pour nous. Il y avait Louis Lecoin, la FA, Louise Michel, les Espagnols : six galas dans l'année à assurer. Brel, Brassens, Ferré ou d'autres se les partageaient. J'ai vu Ferré et Brassens refuser des tournées importantes pour pouvoir assurer un de nos galas. Dans leur contrat avec leur impresario, une clause stipulait qu'ils exigeaient de pouvoir faire cinq ou six galas gratuits chaque année.

Claudette : Léo Ferré, c'était la solidarité dans tout le sens du terme.

Propos recueillis par B.D
(gr. Louise - Michel-Paris)

PALAIS de la MUTUALITÉ 24 r. St-Victor

GALA ANNUEL du MONDE LIBERTAIRE

VENDREDI 11 NOVEMBRE à 21 heures précises

Une ambiance unique, un programme sensationnel présenté par
Claude VILLON
avec
LÉO FERRÉ
accompagné par ses copains
Raymond CARAL **Anne GACOIN** **Robert DINEL**
Les Gens de la Lune
LAFLEUR **Jean YANNE** **Pépé NUNEZ**
Léon de LARA et son ensemble espagnol
et
Roger BLIN
au piano : Yvonne SCHMITT **régie artistique :** SUZY
allocution de Maurice JOYEUX

Annonce de gala. En compagnie de Léo Ferré, on trouve notamment le comédien Jean Yanne. « Le Monde libertaire » numéro de novembre 1960.

Ils ont dit au sujet de « Léo-le-Frère »

De l'intérieur de ton temple ouvert à toutes les scènes, de ta superbe stature drapée de noir, de ton visage auréolé de mousseline blanche, tu as vécu debout, humain, sauvage, orageux, violent parfois... sachant bien mal camoufler la tendresse qui habitait ton âme souveraine. Tu violentais la bêtise au nom de l'intelligence et de la beauté du verbe, par amour de la pensée universelle qui nous rassemblerait tous sur le parvis de nos incertitudes. Tu viens de quitter Marie et tes enfants dans la souffrance de ton corps et j'en suis presque certaine, dans le calme d'une paix méritée. Au revoir, Léo Ferré.

Catherine Ribeiro
(chanteuse)

Sur Léo Ferré, il faudra dire et apprendre par cœur deux choses ouvertes : la pensée d'une jeunesse sans fin qui a fini par mourir parce que la viande humaine ne pouvait plus la porter. La deuxième chose est l'œil de ce rêve politique du Non-Vouloir ; ce caprice corollaire de la douleur qu'est le Nada : le non courbé ; et le prénom d'une province qui s'appelle l'anarchie. Ici, nous avons connu de l'amour. Une unité de son théâtre et de son jeu, attachée de travail. D'heures passées pour des mots, des phrases, des notes, des rythmes, des accords. Nous élever - élève de la nuit -, nous retrouver, nous reconnaître avec une carte d'identité noire, certifiant nos idées chantables, notre clarté. De Léo Ferré, il nous reste le début ; c'est-à-dire l'ambition de ne jamais s'ennuyer, d'écrire et traduire nos luttes, d'être le maladroit de l'homme déclarant ses droits.

Louis Arti, L.F. 1993
(chanteur)

Ses musiques, sa poésie et ses idées ont été et resteront un exemple pour tous les chanteurs et pour tous les hommes... Léo Ferré et ses chansons sont éternels.

Fabienne Elkoubi
(chanteuse)

Samedi 17 juillet... 7 h : café noir du matin... France Inter « *Léo Ferré est mort* ». Retour en arrière. Mai 68. La nuit de la première barricade de la rue Gay-Lussac dans le Quartier Latin. Léo chante à la Mutualité pour le gala du groupe Louise Michel et crée la chanson *Les anarchistes*. Mai 68, séparation d'avec Madeleine.

Amour Anarchie

... Amour, anarchie, amitié... les galas libertaires... Pour moi, de nombreuses découvertes : Debronckart, Jehan Jonas, Jani Esposito et bien d'autres... et toujours Brassens et Ferré.

Pour nous la vie continue. Avec lui Georges, toi Léo et vos enfants de 68 : Claire, Marie-José Vilar, Serge Utgé-Royo...

Patrick Kipper
(association « Mots et Musiques, »
festival d'Artigues [Ariège],juillet 93)

C'était en septembre dernier, à La Courneuve. J'avais pu entrer dans le carré des artistes, derrière la grande scène de la Fête de l'Huma. Les *road-managers* avaient des têtes de conspirateurs. Un événement se préparait dans le secret. J'étais à dix mètres des micros quand Bernard Lavilliers s'est déplacé vers les tentures pour accueillir Léo Ferré. Cent mille personnes ont alors retenu leur souffle avant d'applaudir la silhouette noire auréolée d'argent. Lavilliers a joué *Est-ce ainsi que les hommes vivent*, leurs voix se sont mêlées, puis Léo-le-Provo a fait courir les paroles des *Anarchistes*. Les poings se sont dressés, par milliers, pour soutenir Léo-le-Frère ; beaucoup d'autres spectateurs, sans aller jusque-là, souriaient à quelqu'un de la famille. Puis, il s'en est allé à petits pas, sa voix remplacée par l'écho de cent mille autres. Je reste sur cette image d'un homme qui n'abdique pas.

Aujourd'hui, on souligne ce paradoxe qui a fait mourir Léo Ferré le jour où Bigeard-le-Boucher commentait le défilé du 14 Juillet en direct à la télé.

Est passé plus inaperçu le fait que Léo était né, en pleine guerre de 14-18, de parents prénommés Joseph et Marie !

Un mouton noir dans la crèche... Et vous ne croyez toujours pas aux miracles ?

Didier Daeninckx (écrivain)

La mort est le truc le plus con inventé par les hommes. Le seul avantage, c'est de laisser la place à ceux qui poussent derrière. Ne soyons donc pas tristes aujourd'hui. Quelque part sur la planète, un inconnu accorde sa guitare, se racle la gorge et se prépare à faire flamboyer l'Anarchie. Les mots et les sons vont jaillir. Ce sera encore et toujours Léo Ferré, comme il était Rutebeuf, Villon et Bruant. La vie est le truc le plus chouette inventé par les hommes.

Denis Langlois
(avocat et écrivain)

Je t'avais rencontré par hasard,
Monsieur Léo graine d'ananar
Quand tu chantais ta vie d'artiste
Avec ton âme d'anarchiste.
A Saint-Germain-des-Prés de la Seine
Tu nous faisais rêver avec Verlaine.
Parfois langue d'Apollinaire,
Monsieur Ferré le libertaire,
Depuis ton départ
Tes amis sont d'un triste...

Jacques Roussel
(Fréquence Paris Pluriel
Artigues, 19 juillet 93)

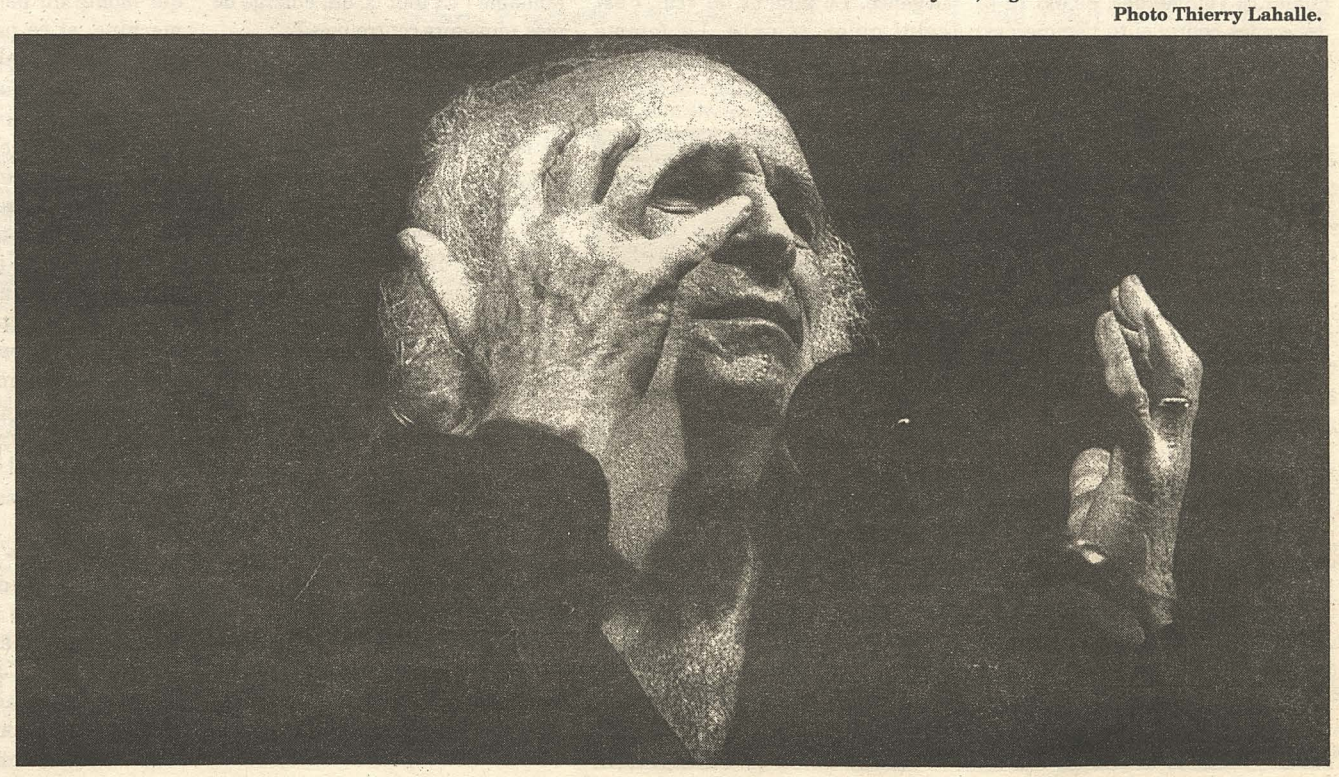
LES COMMUSARDS

Quelques goémons noirs dessus la tombe
des chagrins d'Espagne et des bords de Meuse
des hiboux parés d'inédites bombes
la dame encore à la faux rabatteuse
saluer Léo en deux heures trente
le temps d'un concert, d'un pousse-goulot
petite, mets ta culotte à la menthe
afin d'oublier jusqu'au goût de l'eau
la cravate en moins et les cheveux longs
le chèque interdit, les bourres palôts
on froufroutera même à reculons
pour aller la vie à coups de culot
avec une plume on fait des oblongues
au papier blafard on fait la grimace
à la maternelle écoute the song
un enfant fredonne un début d'audace
un oiseau est mort, un enfant l'a vu
le jour où Léo a bouffé la cendre
peut-être qu'un geai vêtu d'un tutu
sifflotera l'air pour tout désapprendre
mais qui rythmera la banlieue des femmes
celle qui plaît tant, celle aussi des hommes
en impasse avec ses murs de réclames
ses destins fraiseurs, rêves d'astronomes ?
qui chantera l'homme à mort condamné
le Paris pavé de soixante-et-huit
la vieille guenon à la peau tannée ?
lors entamer en quel port le transit ?
et Paulo Chenard parti quasi-pile
d'une cuvée le douzième plus tôt
nous laisse orphelins jusqu'à l'an deux mille
même un peu plus à louper le métro
orphelins on naît, orphelins on meurt
mais deux fois, trois fois, qui ne récidive
avec de ces bonhommes, ces croiseurs
de fer et de mots, dont les leitmotive
sont ni maître ni dieu, ni pierreries
ni galons, ni fichtre et puis au contraire
à rebours d'un soupçon d'idolâtrie
vivre sans reculer, sans se soustraire

—vivre le temps des riches hommes
sans un fifrelin mais grands comme
ces Charlie Chaplin, ces Léo
Ferré, ces soiffards de Paulo
vivre, vivre avec des cigales
plus ou moins deux doigts d'illégal
vivre avec pour la pluie ses cordes
à désaccorder tous les ordres
à encorder les poitrinaires
à l'encore des libertaires
les Jacques, Gérard, Marie-Line
aux vingt ou trente années mutines
les plus vieux, les enfin sans âge
Communard, ô ta muse enrage
sur le pont du remue-ménage
ce fichu beau remue-ménage

Thierry Maricourt

Gala au Dejazet, naguère Théâtre Libertaire de Paris.
Photo Thierry Lahalle.



CENTRE DE DOCUMENTATION ANARCHISTE

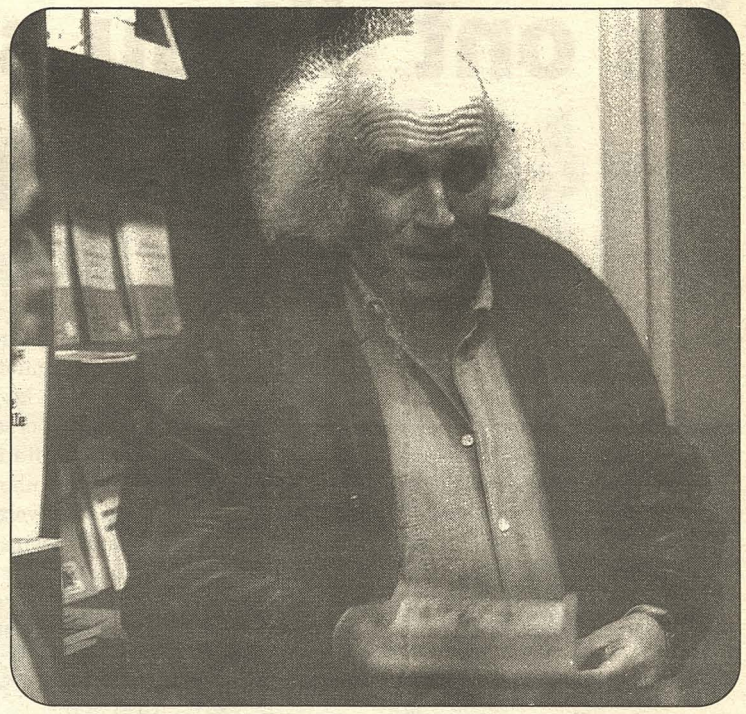
Vous faites des études sur le mouvement libertaire, vous avez besoin de documents... pensez à consulter les archives de la Fédération anarchiste, en prenant contact avec le Centre de documentation anarchiste (CDA), 145, rue Amelot (M° Oberkampf), 75011 Paris. Tél. : 48.05.34.08.

Ferré et « la Rue »

Ferré l' « anar, », la presse et le passant connaissent. Mais *la Rue*, revue culturelle et littéraire d'expression anarchiste ?... Léo Ferré y collabora régulièrement de mai 1968 (n° 1) jusqu'en 1972, écrivant poèmes et nouvelles, dont en avant-première, « Le Chien » et « La Mémoire et la mer », qu'il enregistra ultérieurement.

Dans *la Rue*, on pouvait aussi lire des poèmes de Jean-Roger Caussimon (« Le Havre », « Le Vieux cheval », « Chansons sans musique »...), des nouvelles de Maurice Frot (« Saint-Ecorché mon frère », « Les Fenêtres de Decazeville »...), bras droit de Léo Ferré.

Nous vous présentons dans nos colonnes deux textes de Léo Ferré : « Le silence ne téléphone jamais » (*la Rue* n° 11, 3e trimestre 1971), et en page 7, « Le mot, voilà l'ennemi » (*la Rue* n° 7, 1er trimestre 1970) et un poème, « Perdrigal » (*la Rue* n° 3, 1er trimestre 1969).



Perpignan, 1986 : Léo Ferré au local du groupe Puig-Antich de la FA « Infos ». Photo Martine Boury.

Le silence ne téléphone jamais

LE GRAND DRAME des solitaires, c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls. Si l'on pouvait se mettre au ras de tout'nu, et partir loin, sans un, qu'un peu de cette chaleur maternelle qui est tout ce qui leur reste, aux bonnes femmes... Un jour j'irai trancher ailleurs mes incompatibilités démocratiques. Un jour je branlerai ce qu'il restera à branler. D'ailleurs, qu'est-ce que je branle ici, à cette heure, attendant je ne sais quelle sonnerie de téléphone me rendant une voix, quelque part, quelque chose de fraternel, d'insoumis, de propre, de comme ça pour le plaisir, de rien, de larmes j'en ai trop en veux-tu ? de quoi, enfin ? Le silence, lui, ne téléphone jamais, et c'est bien comme ça, c'est bien. La vie ne tient qu'à un petit vaisseau, dans le cerveau, et qui peut déconner à n'importe quel moment, quand tu fais l'amour, quand tu divagues, quand tu t'emmerdes, quand tu te demandes pourquoi tu t'emmerdes. Il faudra que je prenne un jour quelque distance avec moi-même et dire à qui voudra mon style de pensée et de vie et de mort et ma chance montera doucement du fond de l'an dix mille. Je suis le vieux carter d'une Hispano Suiza. Une première femme, six ans de collage administratif. On se demande ce qu'on fout à se multiplier par deux. Deux cœurs, deux foies, quatre reins... Je suis seul et je pisse quand même. Le couple ? Voilà l'ennemi. Les souvenirs s'empaquètent négativement. La mémoire négative, c'est une façon de se rappeler à l'envers, c'est plus commode. Les ombres passent, un peu grisées. On pense à des gravures pleines de roussures, sans grand talent. Les souvenirs n'ont pas de talent, ils végètent dans un coin du cerveau... un amas cellulaire qui s'ennuie et qui perd sa charge. Comme une batterie. La matrice nourricière ? Il y a urgence. Le piment, le vrai, c'est celui qu'on rajoute. La femme inventée ne déçoit jamais, seulement, il faut tout le temps en changer. L'invention permanente. L'érotisme, c'est vraiment dans la tête. Et puis, pas tellement que ça... Une jupe, un cul de hasard, et le reste. Devant la télé, on devient vraiment con. Il n'y a que des gens bizarres dans les trains et dans les gares. Il y a aussi les courants d'air. Mener un train d'enfer à une pépée maxi, le long du fleuve, une pépée toute encerclée d'idées reçues. Et pas moyen de lui griffer la chatte. C'est vraiment dégueulasse, la moralité publique. L'enfer ? Une façon de voir et de se laisser voyant. Cette maison du plein soleil, cette maison qui me maudit, cette maison tu la verras quelque jour dans un chemin d'ombre. Il y a partout des fleurs soucis, des paravents, des beaux cactus, de ceux qui piquent bien, de ceux qui bandent et éjaculent du blanc dans cet été de votre cul, Madame ! Et tout ce qui émerge de mes souvenirs controuvés ?

J'arrange mes souvenirs quand je n'ai pas envie de leur parler et de leur dire qu'ils ne sont là que parce que c'est l'usage. Le moulin de Pescia, le papier, l'odeur, ce type empaqueteur, cette machine à pointer, en bas, ce soleil de mars, cette brume, un peu, en préface à cette belle journée se préparant, ce péage avec ce mec au mois, qui s'en fout, ces accidents abstraits que je m'invente au hasard des 140 à l'heure, ce retour dans le bleu, cette façon de ne pas être dans le siècle, ce tourneur qui ne tournera plus avec moi, même comme un derviche, ce cirque devant lequel je passe tous les jours et qui ne joue jamais, ce fournisseur d'essence rencontré à la banque, cette descente vers les chiens et leurs paroles rassemblées, cette pintade mise en route et mes fureurs de cuisinier sentant mouiller la casserole et s'attacher à un désespoir ailé, à des oiseaux traqués dans des caisses avides, et tout ce néant de la merde qui monte à mes babines, ce code pénal particulier qu'on devrait pouvoir lire en petites notes en bas de page du livre de recettes, cette soirée après les autres, cette machine qui tant et tant dactylographe, ces petites boules gigoteuses — O Gutembiche ! — ces cris perdus quelque part et qui retrouvent un cœur saignant, ce pain de seigle qui s'éternise sous les dents dures du couteau-scie, ce parfum de la nuit comme une pièce de piano de Debussy jouée par Gieseking, cette heure de dormir qui sonne doucement à ma tempe, cette passion de passionner tout ce qui passe autour de moi, les loups promis, les guffi, les araignées dessinées avec leur toile sur ce gadget tirelire avec son cadavre peint en vert et qui salue, ce bruit qui monte du petit ventre de ma machine, et ce papier qui se plie d'aise sur ma table, et touss ces cons heureux qui me regardent dans la rue avec mes longs cheveux comme des voiles de thonier, toujours les voiles, toujours les thoniers, cette envie de passer vite, très vite et puis quand même s'attarder sur le bestiaire de ma mie. La source et le cloaque. Ça dépend du contexte. Les chiens c'est comme les gens : avec un os, ça grogne. La solitude est une configuration particulière du mec : une large tache d'ombre pour un soleil littéraire. La solitude c'est encore de l'imagination.

C'est le bruit d'une machine à écrire. J'aimerais autant écrire sur des oiseaux chantant dans les matins d'hiver. J'ai rendez-vous avec les fantômes de la merde. Dimanche. Les jours de fête, je les maudis, cette façon de sucre d'orge donné à sucer aux pauvres gens, et qui sont d'accord, avec ça, et on retournera lundi pointer. Je vois des oranges dans ce ciel d'hiver à peine levé. Le soleil quand ça se lève, ça ne fait même pas de bruit en descendant de son lit, ça ne va pas à son bureau, ni traîner Faubourg St-Honoré, ni rien de ces choses banales que les hommes font, qu'ils soient de la haute ou qu'ils croupissent dans le syndicat. Le soleil, quand ça se lève, ça fait drôlement chier les gens qui se couchent tôt le matin. Quant à ceux qui se lèvent, ils portent leur soleil avec eux, dans leur transistor. Le chien dort sous ma machine à écrire. Son soleil, c'est moi. Son soleil ne se couche jamais, alors il ne dort que d'un œil. C'est pour ça que les loups crient à la lune. Ils se trompent de jour. Les plantes ? Les putes ? Les voitures ? Le bois de chauffage qui s'est gelé des tas d'hivers à attendre mon incendie. Je vous apporterai des animaux sauvés, l'innocence leur dégoulinant des babines ou de leurs yeux. Je les emmènerai au cinéma, en leur disant de ne pas trop regarder sur l'écran et les prierai de sucer des esquimaux Gervais. Je mangerai avec eux, de tout, de rien, je boirai avec eux le coup de l'amitié et puis partirai seul vers un pays barré aux importuns. Presque tous. Je suis un oiseau de la nuit qui mange des souris. Je suis un bateau éventré par un hibou-Boeing. Je suis un pétrolier pétroleur de guirlandes et de marée plutôt noire, comme mes habits, et un peu rouge aussi, comme mon cœur. J'aime. La multitude. La multitude. Les chiens. Les hiboux. Les horreurs.

Léo Ferré

(*La Rue*, n° 11, 3e trimestre 1971)

Léo Ferré et Maurice Joyeux de la Fédération anarchiste. Photo intérieure de l'album « Amour Anarchie », 1970.

Le mot, voilà l'ennemi

Le mot, voilà l'ennemi. Il n'y a pas d'arbre sans le mot « arbre ». Rien n'existe que je ne doive nommer. Par-delà les matins crispés de novembre, je pense à des étés de marmottes. Dans les soleils de givre de mon âme engourdie, je sue, mieux qu'au désert. Mon âme, ton âme. Si je ne puis nommer, je flanche. Les larmes ? Pourquoi les larmes ?

Je suis né une métaphore au bec. Rien ne m'a surpris jamais que ma surprise n'arrangeât aussitôt en une scène ou deux de drame. Enfant, j'ai pris de la métaphysique au pis de ma mère. D'autres diraient du lait... Parlons-en de ce jus de principe. Au commencement était le lait. Moi, j'en reste au sceptre, aux sauces, à la sueur délicate qu'il m'est encore loisible de respirer aujourd'hui en reniflant sous moi. J'ai des aisselles barbues par où je pénètre dans le monde des obscurs, des hymnes, des jazz gras, des passions d'orthoptères. Lis donc la vie de ces insectes, c'est rupinant au possible. Je vis multiple.

La poésie ? Un glaïeul qui se pique, un ventre de fille ovipare, un paradis sous une chaise, avec un œil de verre. Je tiens que la vie n'y passe au travers qu'à force de poignets, d'ombelles noires, de paquets d'alpague, de riz. Rien ne me blesse et tout sourd, objectivité comprise - pour le mal-être, l'anti-droit et la marelle à coucous. Nous avons cent ans, dix mille siècles, un pourpoing, un jet de caillou, un paravent japonais. Pourquoi une voûte ? Je meurs d'une solitude gothique, architravée... Misère !

Un jour je te dirai pourquoi j'écris. La poésie s'arrange toujours ; il suffit d'être là, truelle en main et sueur suintant au soir, devant la soupe, comme un maçon. Tu es maçon, je suis maçon avec au bout de ma plume des tonnes de ciment gueulant de soif dans le désert de mon « inspiration ». J'ai une muse suspecte qui a des bas de châtaigners toujours verts, des avoines à Mercedes et de l'eau claire qu'elle pompe à longueur de minutes séchées dans ma gourde frileuse. Et je musarde malgré ça !

J'ai le culte d'un certain désordre, une porte mal ouverte sur un assemblage imbécile où flirtent, maladroitement, une vieille page de garde d'un livre ancien, roux d'ennui, une grosse boîte d'allumettes, une paire de bretelles, une boîte à mauvais violon acheté pour rien chez un mauvais chineur, un tube de produit pharmaceutique, un emballage de film. J'ai le culte des mares où volètent des moustiques, des mouches, toute une floraison de veinules griffées d'ongles. Dans le désordre de ma maison, dans celui de la mare, je projette de m'aliéner, bêtement, fumant cigarette sur cigarette, grattant, ressassant dans le pénible crépuscule de la cinquantaine. Je m'aliène dans les mots. Quand je dis : « *Je vous méprise* », je me donne à vous quand même sous le couvert d'un mot, d'une injure. Vous m'avez à portée de mépris, vous aussi. Je boite.

Rien n'égale en ivresse cette attente au bout de l'ennui, quand bâillent les violettes, quand plongent les lourds nuages de Baudelaire, là-bas, vers les météorologies secrètes et dont jamais aucun météorologue pourra dire l'exacte définition. Tout est dans tout. Mon âme ainsi, pareille aux désordres qui m'assaillent se trouve toujours aux confins des miettes, du regain, du déjà fait. J'arrive toujours en retard car je ne pars jamais. Et pourtant je vis dans d'autres cas. Je me décline secrètement à l'aide de suffixes bien à moi. Je suis un langage fermé. Les mots, voilà votre misère et ce par quoi vous êtes aux fers, irrémédiablement. Aucun espoir, aucune ouverture au-delà des pièges à sots. J'ai la vertu qu'il faut pour ne m'encanailler jamais qu'en connaissance de cause et de code pénal. Il est beau ce monument gravé dans la mémoire des cous de jatte !

On ne fait pas la poésie avec des tracts. On la fait avec sa gueule, bien ouverte sur les verbes habituels et de préférence actifs.

C'est par le style, où qu'il loge, que je me déshumanise et grimpe aux cimes du non-dit, de l'incontrôlé. Le style c'est cette personnalité du doute enfin traqué. C'est une ombre en détresse qui cherche à se lover sous le soleil de l'admis, du tout fait, du symbolisme courant. Le style ? Chaque fois qu'il montre son bout du nez, la tourbe crie « au secours », elle se décharne pour s'épurer dans le conformisme. Le conforme est abject. Les parallèles d'Einstein me semblent fort à l'aise dans le triangle de l'amour. Tout se joint.

J'avais de l'écriture une opinion indescriptible. Le vent écrit des songes, des valeurs. Tel arbre ployant, à telle heure et sous l'énergie d'autan m'est un dessin furtif que je catalogue et qu'il m'est bien difficile de traduire. Pour traduire un paysage il faudrait que je me décapite. Alors, il n'y aurait rien eu. RIEN : c'est un mot qui pratique une philosophie non gravitée. La seule dont on doive se méfier. C'est dans la dimension du rien que la loi se casse la figure. Je rêve d'une criminologie rétroversée. Sans crime. Une criminologie négative qui me servirait à monter des positifs jamais vus. Je songe à des photos du « moins ».

La poésie ainsi formulée — dans le manque — obligerait à tout réinventer, ce qui est absurde. Un arbre « non arbre », un arbre innommé, autant dire qu'un sexe de femme est égal au chiffre 2 546. Chez moi, je donne un nom aux chênes. Je les case et les glands ne sont plus perdus. Ils m'en veulent de n'être plus dans cet anonymat du groin, sentant craquer tout leur volume sous les dents de la bête. Ils souffrent dès lors de l'identité. Si je ne m'appelle pas, je ne suis pas. La vie sociale c'est de l'anthropométrie.

Léo Ferré
(*La Rue* n° 7, 1er trimestre 1970)

LA RUE
REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE D'EXPRESSION ANARCHISTE

Perdrigal

A Serge et Jannah Arnoux, mes frères du Lot

Les loups n'ont plus de dents, ils mangent des idées ;
A Perdrigal les loups commentent les nouvelles :
As-tu vu ce matin mourir une chandelle ?
Cette étoile de cire où meurent des années...

Il en va de l'espoir comme d'un tapis vert.
Usé, l'espoir déçu se trame une autre chaîne
Sur les brisées de ceux qui portent de la laine,
En guise de moutons les loups vont prendre l'air.

Je sais de vieux sapins qui n'ont pas leur raison,
Ils fleurissent des jours, des mois, des parenthèses.
Je sais des paradis perchés sur une chaise
A scruter sous la pluie un désir de pardon...

Les arbres sont polis quand j'y passe mon cœur,
Je me les fais copains d'une ancienne habitude,
Et mes racines se mêlant à leur étude,
Quand je deviens forêt ils deviennent malheur.

Je suis le chêne blond d'un automne déçu,
Des perdrix pour la chasse ont mis leur feu arrière,
Les chansons de l'été des grillons de naguère
Grillent dans le phono vers l'Ouest descendu.

Paradis Perdrigal le jaune te va bien,
Cette couleur qui fonce à mort les ténèbres,
Je me souviens du givre et des lundis funèbres
Dans la voiture vers Boulogne avec les chiens...

La petite larguée dans ce lycée d'Auteuil,
Les chiens largués au Bois pour la joie des renifles,
Dans les bois de Pershing nous rentrions "ijlifes",
Dévorer du pain blanc dans un café de deuil.

Je ne sais pas de ciel qui ne reflète Toi,
Je ne sais pas d'oiseau qui n'ait un cri de glaive,
Je ne sais pas qu'un devoir qui lentement s'achève
Avec la fin du jour, avec la fin de moi.

Je ne sais pas de vent qui ne veuille baisser,
Je ne sais pas d'oiseau que n'appelle le nid,
Je ne sais qu'un bonheur enfanté dans la nuit
Et que nous élevons avec nos bras scellés.

La nature est sévère à qui la prend d'un coup ;
Nous sommes des charrues avec des socs de rêve,
Et quand nous essayons le grain entre ses lèvres
La nature nous rend la monnaie de nos sous.

La loupe à l'œil, la plume aux serres, je souris
Comme un aigle plus haut que sa littérature,
Et mes petits dedans mon aire se figurent
Que je vais les sortir avec ma poésie...

Les moutons dans les prés rêvent d'être mangés,
Les loups à Perdrigal boivent du sang de Une,
La nuit, quand ils s'en vont hurler dessous la brune,
On dirait d'un concert aux archets délivrés.

Arbres aux noms perdus, Chênes faits de bouleau,
Hêtres décapités par un néant de paille,
Foin rêvant d'être acquis aux meilleures ripailles,
Fumier devenant OR sous l'arche des museaux...

Perdrigal des fureurs jaunes, je te salue !
Je t'apporte un bouquet de fidèle écriture,
Un bouquet de parole où la voix démesure
Les mots de tous les jours qui n'en finissent plus.

Il faut prier pour moi dans ton ordre païen,
Il faut me pardonner mes pas dans ton silence
Et me donner le temps pour que mon temps commence,
Pour que tout aille mieux et du Mal, et du Bien...

Il faut me laisser rire au sourire du bleu,
Quand la figure du jardin me fait des signes
Et que le sort jaloux relâche ses consignes
Pour nous voir respirer ensemble, l'air heureux.

Je voyais des maisons dans un glacis de toc,
Un chimpanzé volant dans un ciel d'expertise
Et mâchant dans sa barbe une rage soumise,
Comme certains buveurs mâchent devant un bock...

Je voyais une avoine avenante et de chic,
Folle, comme on le sait, dans la nuit des conquêtes,
Et des ombres frôlant ses grâces de coquette,
Saluant de mémoire un frôlement d'aspic.

Je saluais les prés où se mire le Nord,
Dans le vert en allé de ses fins cardinales,
Dans la glace posée au pôle d'une eau pâle
Qu'un avenir d'hiver a durcie dans sa mort.

Un hibou dans les bois joue de la flûte en sol,
Des cris, comme une écharpe aux gorges de fauvettes
Lui jouent la tierce des terreurs et des boulettes...
O lugubres chansons des hiboux parasols !

Un visa pour la plaine, et je m'en vais demain.
Les chevaux Cadillac hennissent kérozène,
Je les vois arrêtés à l'arrêt Théorème,
Piaffer dans le tourment d'un azur incertain.

J'entends le train passer son message de fer,
Le monde survécu dans un paquet de cendres,
Un Boeing éployé qui ne veut plus descendre,
O renaître de Vous et remanger la mer !

Repasser sous le plat du fer qui plane et plie,
Etre la soie perdue au bord de la blessure,
Etre le feu qui rêve au froid de la brûlure,
Accaparer du Rien dans un verre d'oubli...

Léo Ferré
(*La Rue* n° 3, 1er trimestre 1971)

ENTRAIDE

Le grand frère du Théâtre

Je ne pensais pas pouvoir me contraindre à écrire quoi que ce soit sur Léo. Le lecteur me pardonne d'avance les phrases décousues et le manque de style. Je ne suis nullement écrivain et puis, quand votre grand frère vous fait la première crasse de sa vie, lui qui a toujours été à vos côtés quand ça allait mal, ça ne donne pas envie. J'ai même refusé d'en parler à Hélène Hazera, une des très rares journalistes que j'apprécie pour sa gentillesse et son intelligence même si elle écrit pour un journal de merde [*Libération*, NdlR]. Eh oui, c'est facile de publier deux pages d'Hélène pour être au goût du jour et vendre du papier. Mais il ne fallait pas publier autant de saloperies il y a quelques mois à peine. July, le soi-disant directeur de ce torchon, n'est qu'un con et un salaud. Un con s'il ne sait pas s'entourer de collaborateurs de qualité, un salaud lorsqu'il laisse passer le ramassis d'insultes que son scribouillard a pondu lors du dernier passage de Léo au Théâtre Libertaire Parisien...

Et puis les copains du *Monde Libertaire* m'ont téléphoné. Et puis le ML, c'est pas pareil, c'est la famille. Ma famille et celle de Léo. Mais que raconter si ce n'est que des flashs, des anecdotes qui me remontent au cœur. Petites choses sans intérêt peut-être. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Les toutes premières fois que j'ai rencontré Léo, c'était pour lui demander un concert pour la FA. Jamais je n'aurais cru que quelqu'un puisse m'intimider à ce point. Pourtant, sa femme Marie et lui-même ont tout de suite été d'une extrême courtoisie. Il n'y a jamais eu de gorille à l'entrée de la loge. Mais moi j'étais le petit garçon devant le Maître. Les années passeront, Léo aura beau m'engueuler. A cela, il n'y aura jamais rien à faire. Le bonhomme est là. Et bordel, comment je me sens petit à côté !

Bien des années auparavant, Léo avait décidé : « *Je ne chanterai plus pour la FA à Paris !* ». C'était à l'époque où une ordure avait orchestré une campagne de dénigrement. « *Léo, l'anar bourgeois qui roule en Rolls* ». Jamais aucun journal ne portera si bien son nom. *L'Idiot international*, qu'il s'appelait. Pour la petite histoire, Léo n'a jamais eu de Rolls. Sans faire de pub, sa marque attitrée a toujours été Citroën. Mais à chaque passage, des provocateurs venaient alors empêcher ses spectacles, lui jetant même des boulons à la figure « *comme on jette des cacahuètes à un singe* ». Le concert pour la FA à la Mutualité ne manqua pas à la règle. Une bagarre, même, s'ensuivit. Or, si Léo ne supporte pas une chose, c'est bien que ses concerts soient troublés. D'abord, parce que cela le trouble et qu'il a besoin de toute sa concentration et de toute son énergie. Et puis parce qu'il sait que ses textes sont difficiles et que le public qui l'aime a besoin, lui aussi, d'une concentration totale. Chez Léo, chaque mot, chaque syllabe, chaque silence porte sa signification. L'univers Ferré est à deux milliards de lieues de celui des chanteurs que l'on écoute, un hamburger à la main. Ce qui se produisait dans ses concerts professionnels n'aurait jamais dû se produire chez ses frangins anars. Les militants de la FA ont pourtant tout fait pour empêcher les abrutis de monter sur scène. Mais Léo avait décidé : « *Je ne chanterai plus pour la FA à Paris* ». Et quand Léo décide... Et nos compagnons de province avaient le bonheur de le recevoir. Mais Paris, non.

A Balard pour Radio Libertaire

Pendant des années, il tiendra cet engagement fait à lui-même, malgré l'envie évidente qui lui tiraillait les entrailles, et même, on peut le dire, une certaine jalousie vis-à-vis de notre grand pote Lavilliers qui, lui, répondait présent à chaque fois que *le Monde libertaire* était dans la merde. Mais une fois encore, Léo avait dit. Il lui fallait un prétexte pour renier sa parole. Ce sont nos « amis » socialistes qui la lui fourniront en envoyant les CRS saccager le studio de Radio Libertaire.

Un simple coup de fil et le concert de Balard (à l'époque la plus grande salle de Paris) fut organisé. Aujourd'hui il y a prescription. On peut l'avouer. Heureusement qu'aucune commission de sécurité n'a pointé le nez car le nombre maximal d'entrées autorisé avait été largement dépassé. C'est aussi ainsi que vit la FA. Des milliers de militants et de sympathisants œuvrent chaque jour pour qu'elle existe. Et puis il y a ces frangins qui régulièrement nous aident. C'est Lavilliers qui a en grande partie payé la librairie du 145 rue Amelot. Léo a fait de même pour le nouveau studio de Radio Libertaire.

Quelques mois plus tard, en 1986, le Théâtre Libertaire de Paris s'ouvre. C'est tout naturellement Léo qui en est le parrain. Ces deux journées resteront parmi les plus belles de ma vie. Pour Léo il n'y avait rien de plus simple et de plus naturel que de parcourir des centaines de kilomètres parce que les copains ouvraient leur théâtre. Mais pour Julien, Claude, Sandra, Alain, Antoine... tous ceux qui depuis deux mois travaillaient jour et nuit pour redonner à ce théâtre un aspect à peu près présentable, quel bonheur quasi impossible. Et puis, dans l'équipe, Paulette, une copine du groupe de Créteil qui depuis plus de vingt ans avait assisté à tous ses spectacles... Et lui, il était là, tout simple et il faisait la bise à tout le monde.... Ce sont des émotions indescriptibles et immortelles.

Le TLP privilégié

Quelques jours avant l'inauguration, Antenne 2 me téléphone. Ils rêvent d'avoir Léo au journal de 20 heures...

— « *Allo, Léo ? Le journal télévisé voudrait t'avoir en vedette.* »

— « *Ah non ! Moi je ne passe pas à la "télévicon"... Tu comprends... Et voilà. Ecoute. Tu sais ce que tu vas faire. Tu vas leur dire que pour avoir Léo quinze minutes, c'est quarante briques. C'est ce que leur coûte un machin de science fiction non ? Là on verra si ils veulent vraiment que je passe.* »

Inutile de préciser que le journal ne pouvait débloquer une pareille somme. Le lendemain, le téléphone sonne chez moi.

— « *C'est Léo. Tu leur as dit aux mecs de la télé ?* »

— « *Oui, mais ils ne peuvent pas.* »

— « *Je le savais bien. Ecoute. Tu vas leur retéléphoner. Tu vas leur dire que je suis d'accord. Gratis. Mais ils viennent m'interviewer au Théâtre Libertaire. Ça va te faire de la pub ça. Hein ?* »

Et Antenne 2 sort ses cars de retransmission. Le Théâtre Libertaire se payait un direct au journal de 20 heures le soir de sa première.

Léo déteste la télévision, outil trop réducteur par lequel aucune émotion forte, aucune pensée puissante n'arrive à s'exprimer. Et pourtant, quel moyen de communication exceptionnel cela pourrait être si l'intelligence dominait le scoop, si le talent effaçait le Top 50, si l'humain prenait la place du « choc des images ». Là encore, la Révolution reste à faire.

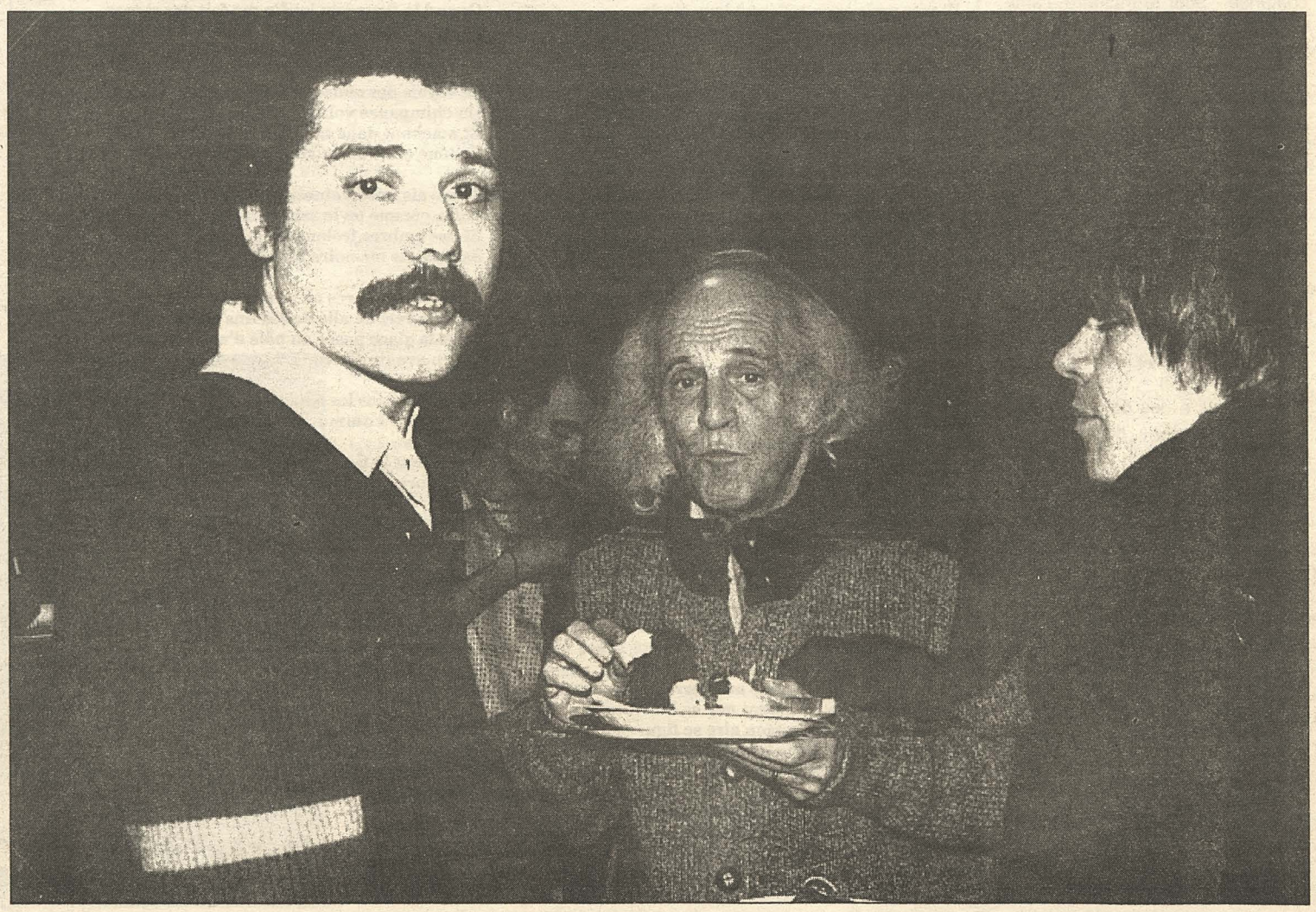
Le Théâtre Libertaire a véritablement été un privilégié. Jamais il n'aurait tenu ses sept années sans l'aide permanente du grand frère. Pour nous, Léo acceptait de subir une émission. Martin, Drucker, Gildas... peu importe du moment que les animateurs soient toujours corrects envers lui. Le TLP en avait besoin. On y allait.

En 1987, sorti de l'hôpital contre avis médical (il avait une pleurésie) on se met d'accord pour qu'il soit programmé à « Champs-Elysées ».

— « *Je chanterai deux chansons !* »

Françoise Coquet et Michel Drucker, aux anges, auraient tout accepté de Léo. Mais ce n'est que quelques jours avant l'enregistrement que l'on apprend que les chansons retenues sont *Les Etrangers* (13 minutes) et *Le Bateau ivre* (15 minutes). Impossible à faire tenir dans le *timing* de l'émission déjà conçue. D'un commun accord avec Michel Larmand, l'attaché de presse de

1er février 1987 : Léo Ferré au TLP-Dejazet à l'occasion du premier anniversaire de son ouverture, en compagnie d'Hervé Trinquier (à gauche), directeur du Théâtre Libertaire de Paris, et du chanteur Alain Aurenche (à droite). Photo Fred.



ENTRAIDE

Libertaire de Paris

PARIS
RADIO LIBERTAIRE
89.4
LA VOIX SANS DIEU
NI MAÎTRE

Une production Barclay, 1961. Photo Roland Carré.

Léo, on décide de ne rien dire. Se passera ce qui doit.

A notre arrivée, Drucker est là pour accueillir Léo. Drucker est toujours très attentionné et respectueux vis-à-vis des artistes qu'il reçoit. Mais Léo, c'est Léo... Et c'est à lui que revient l'horrible privilège de lui annoncer qu'il ne pourra chanter qu'une des deux chansons. Et Léo de partir dans une de ses colères légendaires.

— « *Drucker, si tu ne veux pas que je chante, je m'en vais ! Je n'ai pas besoin de toi ! Le théâtre, il est plein. Je n'ai pas besoin de toi !* »

Jamais, sans doute, personne n'avait osé adresser pareille injure à l'animateur de l'émission de variétés la plus convoitée des professionnels.

— « *Léo, je vous explique. Pierre Desproges vient de mourir. On a été obligé de tout décaler pour lui rendre hommage.* »

Alors, immédiatement, retrouvant la gentillesse qui le caractérise autant que ses colères :

— « *Ah ! Alors, Michel, moi je fais ce que vous voulez. Si vous voulez je peux choisir une chanson plus courte.* »

Ce soir-là, c'est Guesh Patti qui fera se lever le public.

Et Léo, c'est ça. Toujours prêt à se révolter à la moindre injustice, même la plus bénigne, celle qui serait passée inaperçue même à un militant anarchiste et puis, dans le même temps, la plus extraordinaire gentillesse. L'humanité vraie.

Cette émission avait été programmée pour annoncer le récital *Les Poètes*. Ces soirs-là, Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, Caussimon, étaient présents sur la scène du TLP.

Un poète parmi les siens

Jamais spectacle ne fut plus dense. Le public ressortait complètement épuisé de trop de poésie fantastique.

A l'époque, Cathy tenait la poursuite. Après plus de deux heures, Léo finissait par *Le Bateau ivre* de Rimbaud. Quinze minutes d'un texte qui prend toute sa dimension et qui nous entraîne sur les fleuves impassibles. Que s'est-il passé ? Ne s'est-elle plus sentie guidée par le haleur ? Alors que le texte marque une pause, elle ferme la poursuite, seul projecteur braqué sur Léo. Et il entre dans une colère du diable : « *Bordel ! Il faut suivre !* »

Et il s'en va, furieux. Il n'a pas atteint le rideau de fond de scène qu'il revient, presque penaud de s'être emporté. Alors, tout tendrement :

— « *Ben oui quoi. C'est pas moi... C'est Arthur. Allez. On reprend. Au début.* »

Alain Aurenche me racontait qu'un soir il allait dîner avec Léo. Alain était toujours accompagné de son fidèle Doudou.

— « *Amène-le avec nous.* »

— « *Mais non Léo. Ils ne vont pas accepter un chien dans ce restaurant. Et puis il a l'habitude de rester dans la voiture. On lui ramènera à manger.* »

— « *Je te dis qu'il vient avec nous. Et voilà !* »

Le ton n'acceptait aucune réplique. Bien sûr, à l'entrée, le serveur fit la réflexion attendue. Et notre Léo de se mettre à quatre pattes et de hurler :

— « *Et moi, je suis un chien ! J'ai le droit d'entrer ?* »

C'est Doudou qui était content, même s'il ne se rendait pas forcément compte que son nouveau copain était sans doute le plus grand poète de la fin de ce siècle.

Léo gueule souvent, avec raison, qu'il n'a que rarement l'occasion de diriger un orchestre.

— « *Des orchestres, on en donne à tout le monde. Mais pas à moi parce que moi, je fais de la variété. C'est dégueulasse.* »

Les attentions de Léo

J'ai mis trois ans à concocter un projet qui naïvement me semblait magique : Léo à l'Opéra Garnier. L'Opéra, quoi. Et avec l'orchestre. De bureaux fermés en directeur bouché, j'attrape les glandes et écris à Lang et à Mitterrand. Et les portes s'ouvrent. Garnier, l'orchestre, Léo chante ce qu'il veut, dit ce qu'il veut...

Fier comme je l'ai rarement été, je lui téléphone. Il allait avoir 75 balais. Ce serait *mon* cadeau.

— « *Tu parles d'un cadeau ! Tu veux me faire travailler et tu dis que c'est un cadeau ! Et puis moi, je ne passe pas dans les théâtres bourgeois, tu comprends, et l'Opéra, c'est un théâtre bourgeois.* »

Quand Léo dit non, c'est non. Mais je décide de revenir à la charge lors du concert pour la FA au Palais des Sports.

— « *Léo, je pensais que ça te ferait plaisir. Debussy, Heifetz, Furtwängler... y ont joué et dirigé.* »

Il me regarde alors, les yeux étonnés et d'une voix presque timide :

— « *Tu ne vas tout de même pas me comparer à eux !* »

On ne peut penser à Léo sans penser à Marie, sa femme. Marie, c'est une rare intelligence. Elle sait tout, voit tout, entend tout. Elle est là, dans la loge, en train d'achever un éternel canevas ou même de faire la vaisselle pendant que Léo chante. Mais d'un simple coup d'œil, elle sait lorsque quelqu'un entre s'il aime Léo ou s'il veut en profiter. Marie et Léo ont en fait le même caractère, même s'ils ne s'expriment pas de la même façon. Jamais je n'ai entendu Marie élever la voix, tandis que Léo... Mais lorsqu'elle dit oui, c'est oui. L'inverse est, de la même façon, sans appel. Et ça arrive qu'ils ne soient pas d'accord. Alors Léo gueule et qui ne le connaît pas ne peut que s'offusquer et le traiter de grossier personnage. Mais lorsqu'il redescend de scène et qu'on se boit un petit coup de champagne, comme un rituel non convenu, la première pensée qui vient à Léo, avant même d'avoir trempé ses lèvres, c'est : « *Et Marie, elle en a eu ?* »

Des journalistes ont écrit ou raconté que Léo était parti et qu'on ne le reverrait plus.

Moi je vous le dis. Ce sont des cons.

Lorsque le propriétaire du Dejazet a expulsé le TLP, Léo était programmé pour la rentrée 92. Presque immédiatement je téléphone. C'est Marie qui décroche.

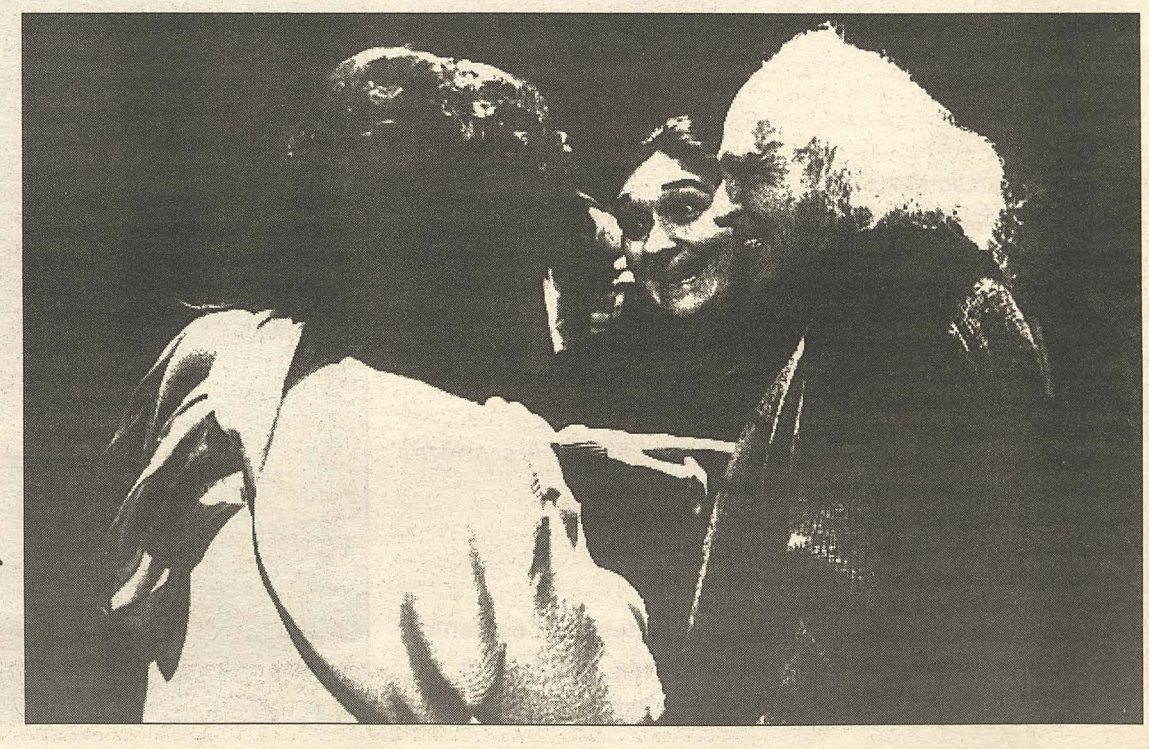
— « *Ah mais, si c'est plus vous, nous on n'y va pas !* »

C'est ainsi qu'on a organisé le concert au Grand Rex. Et puis on a été obligé de le reporter. Mais Léo a dit qu'il le ferait, le Rex.

Et quand Léo dit quelque chose...

Hervé Trinquier

1er février 1987 : Léo Ferré au TLP-Dejazet, avec Marie (au centre). Photo Fred.



Livres

Léo Ferré, Estienne Charles (75 F) ;
Léo Ferré : les années galaxies, Françoise Travelet (85 F) ;
Léo Ferré : la mémoire et le temps, Jacques Layani (85 F) ;
Testament phonographe, Léo Ferré (145 F) ;
Léo Ferré, Lacourt Dominique (129 F) ;
Léo Ferré : l'unique et sa solitude, Christine Letellier (200 F).

Revue

Signes : Léo Ferré, Arthur Rimbaud (85 F).

Disques laser

Léo Ferré en public (*Avec le temps...*) (128 F) ;
On n'est pas sérieux quand on a 17 ans (137 F, * 109 F) ;
La frime (118 F) ;
Les loubards (136 F) ;
Il est six heures ici... (118 F, * 70 F) ;
La violence et l'ennui (118 F, * 70 F) ;
La mémoire et la mer (122 F) ;
Rimbaud/Beethoven (131 F) ;
L'opéra du pauvre (195 F) ;
En public au TLP Dejazet, vol. 1 (119 F, * 85 F) ;
En public au TLP Dejazet, vol. 2 (119 F, * 79 F) ;
Le coffret des 2 CD : *Léo Ferré en public au TLP Dejazet* (196 F) ;
La fête à Ferré, Francofolies (107 F, * 73 F) ;
La vie d'artiste (126 F, * 77 F) ;
Amour Anarchie (126 F, * 85 F vol. 1. vol. 2.) ;
La solitude (177 F, * 74 F) ;
Poète, vos papiers ! (176 F, * 77 F) ;
Léo Ferré chante Aragon (79 F) ;
Il n'y a plus rien, l'espoir (126 F, * 77 F) ;
Avec le temps (coffret 2 CD : 185 F) ;
Et... basta ! (79 F, * 63 F) ;
Thank you Satan (Alhambra, 1961) (122 F, * 74 F) ;
Paname 1960-1962 (126 F, * 76 F) ;
T'es rock, coco ! 1962-1966 (126 F, * 77 F) ;
L'âge d'or (122 F) ;
Les vieux copains (136 F, * 98 F) ;
25 chansons de Léo Ferré (136 F) ;
Ses plus belles chansons : 3 CD (dont les deux CD du TLP et un CD en public) (276 F) ;
Coffret Avec le temps 1960-1974 (11 CD : 1 122 F) ;
Coffret Léo Ferré (11 CD : 869 F) ;
Rimbaud, une saison en enfer (134 F, * 110 F).

Les prix précédés d'une étoile (*) indiquent que les albums cités sont aussi disponibles en cassettes.

Cassettes

Le bateau ivre (63 F) ;
Je te donne (63 F) ;
Ferré 1984 (109 F) ;
L'été 68 (63 F) ;
Les poètes (77 F) ;
A Saint-Germain-des-Prés (67 F) ;
Léo Ferré chante Verlaine et Rimbaud (85 F) ;
Avec le temps, 22 titres (117 F) ;
Amour Anarchie (77 F) ;
Et... basta ! (42 F).

Vinyl

Coffret de 6X33 tours : *Léo Ferré chante les poètes Apollinaire, Rimbaud, Verlaine* (250 F).

Livres, disques laser et vinyl et cassettes sont en vente à la librairie du Monde Libertaire, 145, rue Amelot (M° Oberkampf), 75011 Paris.

GALA EXCEPTIONNEL

BILLETS :
130 F sur réservation au 145, rue Amelot 75011 PARIS - 48.05.34.08
100 F au porteur de la carte d'auditeur de Radio Libertaire.
150 F sur place.
Il est prudent de réserver ses places rapidement.

F. A.
145, rue Amelot
75011 PARIS
Tél. : 48.05.34.08

CONCEPTION : J.F. DRA
RÉALISATION : SIGNA
TÉL. : 48.38.02.1
PHOTO : F. VERNHE

Affiche du Gala de soutien de Léo Ferré pour les 10 ans de R.L.

ANARTISTIQUEMENT VOTRE
(à Léo Ferré)

Tu sais bien l'amitié, c'est un jardin en friche ;
Sème la fidélité en cette terre riche,
Affronte alors les trusts qui prétendent t'intégrer ;
Par le temps ennemi, nous serons séparés.

L'amour n'est qu'une profonde amitié sexuée
Qui, plus fragile encore, cède au momentané ;
L'égoïsme sauvage est le fruit des narcisses,
Inculqué sans relâche aux jeunes inoffensifs.

Survivre par la règle du jeu de société,
C'est se faire exploiter ou bien tyranniser,
C'est accepter les lois, c'est accepter les chaînes,
C'est choisir de subir l'avenir par la haine.

Voilà l'état navrant d'un social passif :
Immuable combat pour un bonheur fictif ;
Puisque nous sommes réduits à vivre solitaires,
Alors peut-être en soi, il vaudrait mieux se taire.

Excite au plus profond tes plaisirs opportuns ;
Excise les tumeurs qui rongent ces petits riens ;
Exit ton honorable convoitise de bien-être ;
Existe séditieux par amour d'éphémère.

Didier Plessis
(gr. FA du Mans)
juin 1993

Poètes, vos papiers !

« *Tous les grands courants qui ont forgé, forgent et forgeront l'histoire de l'humanité ont eu, ont et auront leurs chansons par lesquelles ils s'affirment. Pas une lutte qui n'ait ses cantiques ! Pas une patrie qui n'ait son hymne* ». C'est par ces paroles très fortes que Sébastien Faure, figure représentative s'il en faut du mouvement anarchiste français et lui-même auteur à l'occasion, présentait aux éditions de la Muse rouge, dans les années 20, un recueil de chansons inédites de son vieil ami Charles d'Avray.

La chanson apparaît à ce point de vue bel et bien comme une arme, un autre des moyens dont disposaient les compagnons pour briser le vieux monde. Nombreux ont été d'ailleurs les compositeurs et interprètes qui, depuis le milieu du XIXe siècle, ont contribué par leurs cris de révolte ou d'amour à faire prendre conscience aux exploités de leur situation. Impossible de citer ici ne fusse qu'une partie seulement de cette production foisonnante qui affirmait haut et fort sa volonté d'être tout à la fois sociale et révolutionnaire.

Et pourtant, les rapports entre le monde de la chanson et le mouvement ouvrier en général, et socialiste en particulier, n'ont pas toujours été idylliques, et pour cause !

Dès l'époque du Second Empire — et plus encore sous la Troisième République — les tendances à la professionnalisation et les logiques commerciales qui commencent à s'affirmer dans le monde de la chanson, transformeront progressivement le statut du chanteur, au point de modifier profondément en quelques décennies les liens très étroits qui unissaient jusque-là les compositeurs-interprètes à leur public. Réalisée souvent par des simples ouvriers taquinant les muses, la plupart de la production chansonnière, celle qui s'épanouissait dans les goguettes populaires des faubourgs, ne comportait aucune division particulière des rôles. Public et chanteurs étaient souvent les mêmes et ils n'en tiraient aucun profit particulier sinon — quand les auteurs étaient des militants — celui de contribuer à leur manière à saper les fondements de la société bourgeoise.

Un moyen comme un autre de gagner sa vie

Avec le développement du music-hall et des cafés-concerts, tout va changer. Chanter devient un moyen comme un autre pour gagner sa vie, un métier pouvant permettre à l'occasion de s'enrichir rapidement. Certes, la qualité souvent va y gagner et toute une partie de la production sociale, restée jusqu'alors quasi-confidentielle, va connaître parfois des succès populaires incontestables. Comment ne pas mentionner ici le cas de Montéhus et ses compositions qui connurent un engouement incontestable auprès d'un vaste public à la veille de la Première Guerre mondiale ; public bien plus large — il faut le reconnaître — que celui qui fréquentait habituellement les réunions de la CGT ou des groupes libertaires. Quoi que l'on puisse penser du caractère antimilitariste véritable des chansons de Montéhus, compte tenu de ses revirements ultérieurs, leur impact est réel et elles contribuèrent à leur manière à façonner les esprits de l'époque. Montéhus cependant reste avant toute chose — contrairement aux auteurs socialistes des générations précédentes tel Dupont, Pottier, Clément et même dans une certaine manière Jules Jouy — d'abord un professionnel de la rime, qui chante avant tout pour plaire au public qui a accepté de payer sa place pour l'écouter et qui aime qu'on le flatte. Tout comme pour Aristide Bruant qui l'avait précédé sur cette voie, avec Montéhus la « chanson engagée » devient un « genre » comme un autre où, souvent, les grandes envolées lyriques sur la misère des travailleurs cachent la faiblesse des convictions des interprètes. Production superficielle, la chanson engagée pourra aussi à l'occasion verser dans la démagogie ou bien faire bon ménage au sein du répertoire du même auteur avec d'autres « genres » des plus opposés. La versatilité et la fragilité des engagements de nombre de chansonniers a d'ailleurs été telle qu'il est inutile de revenir là-dessus.

Dépasser la chanson à « thème »

Comment croire alors à la sincérité de l'artiste qui chante la révolution devant un public venu applaudir sa mise en scène et son interprétation ? Comment reconnaître, sur le moment, la « pureté » des intentions de Charles D'Avray — le barde anarchiste — de la « félonie » de Montéhus ? Difficile en effet quand l'un ou l'autre utilisent les mêmes mots et parfois les mêmes refrains pour dire la même chose.

Mais ne soyons pas toutefois pessimistes outre mesure car les exemples de fidélité ne manquent pas, à commencer par ces poètes-militants, obscurs ou mal connus, qui ont accepté de vivre en marge du système de production marchand de la chanson, refusant de devenir des professionnels et continuant jusqu'à leur mort à gagner leur vie par leur travail. Ces véritables écrivains prolétariens, parfois eux-mêmes interprètes dans des soirées familiales ou devant un public d'amis, nous les aimons tous car ils ont su rester eux-mêmes au milieu de multiples difficultés. De Pottier, l'auteur de *L'Internationale*, à Clément, en passant par Eugène Bizeau et les compagnons de la Muse rouge, tous ont su témoigner d'un engagement sans faille à leur idéal de société égalitaire.

Il y a pourtant un piège auquel nombre de chansonniers ayant choisi l'engagement social dans les rangs du mouvement ouvrier n'ont pas su toujours échapper ; piège beaucoup plus difficile à éviter, il est vrai, puisqu'il se situe au cœur de leur choix artistique : celui du discours militant prenant parfois le pas sur la création artistique elle-même. Comment, en effet, réussir à mettre délibérément au service d'une cause sa plume ou sa voix sans sacrifier — ne fusse qu'en partie seulement — cette liberté de choix qui est propre à l'artiste ? Nous ne parlons pas exclusivement, bien évidemment, de ces « compagnons de route » ayant accepté délibérément à un moment ou à un autre de leur vie de devenir les larbins d'une cause ou d'un parti que leur aveuglement imbécile rendait attrayant. Les poubelles de l'histoire les ont accueillis depuis longtemps.

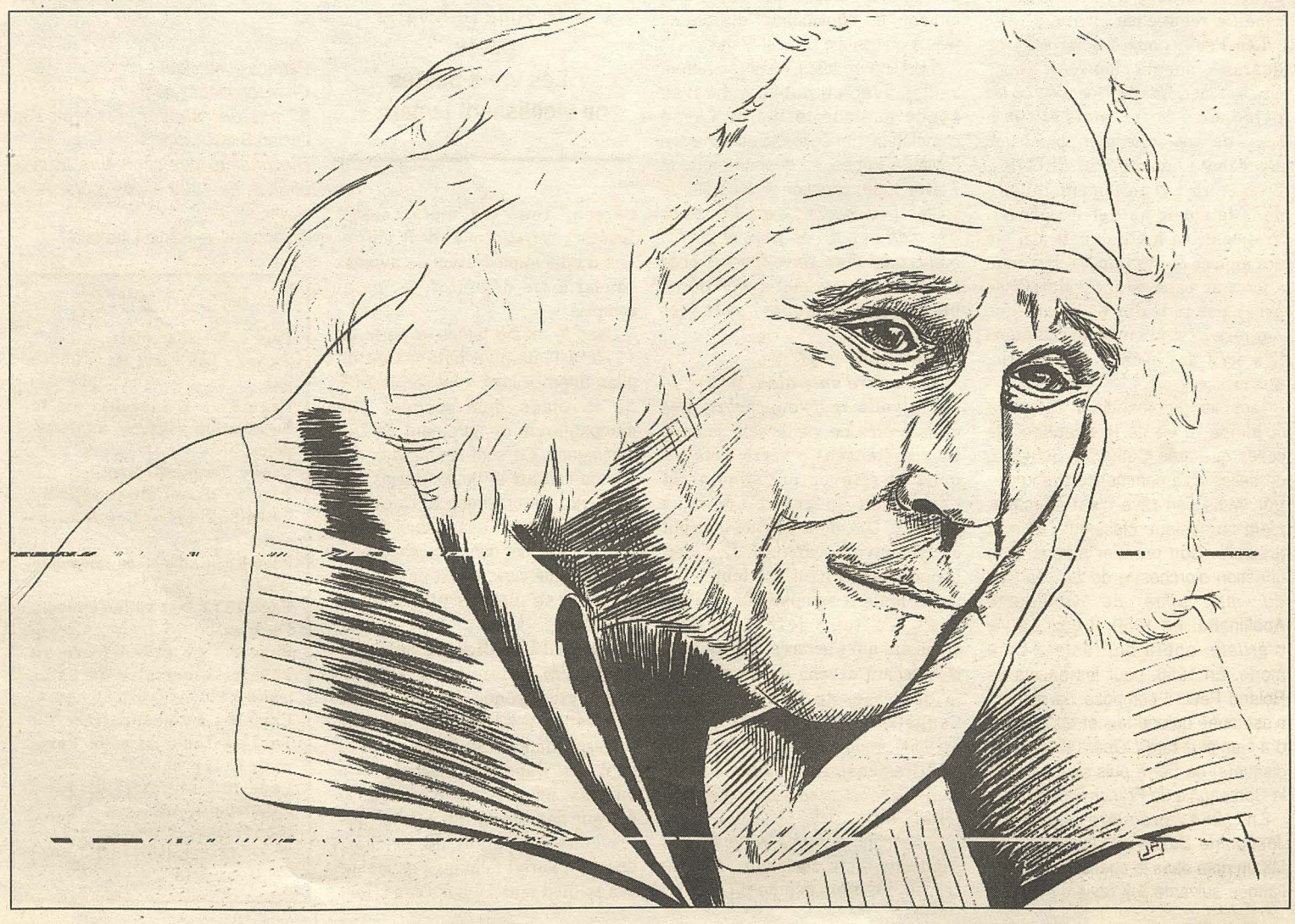
Hélas, combien de braves « camarades » n'ont pas su aller à leur tour au-delà de la chanson à « thème », confondant engagement social et révolutionnaire avec vers de mirliton. Mais que penser de tous ces adeptes d'une conception étriquée de l'art social ou utilitaire qui, au fil des années, ont pu devenir à leur tour les « conservateurs » d'un genre de chanson, « anar » sans doute par son discours, mais incroyablement figé en des formes obsolètes de la création artistique ?

Etre resté artiste — c'est-à-dire libre et créateur au sens fort du terme — tout en refusant de se laisser briser par les contraintes du métier de chansonnier ; n'avoir jamais renié ses idées anarchistes sans pour autant devenir l'homme d'un parti ; avoir contribué à façonner à sa manière les rêves et à pousser à la révolte plusieurs générations, tout en obligeant ses propres ennemis et les assis à lui rendre hommage : voilà le pari réussi par Ferré.

Merci Léo, le poète.

Gaetano Manfredonia

Nuit du 20 au 21 juillet 1993, Jacques Pinbouen dessine Ferré.



Pour « le Monde libertaire », un soutien efficace : l'abonnement !

L'itinéraire d'un « anarchanteur »

UN ALBUM SORTI dans le milieu des années 60 portait comme titre *Léo Ferré, 1916-19...* L'heure est venue de compléter les deux points suspendus, et de faire un point sur la carrière du vieux lion.

C'est en effet en 1916 qu'il est né, à Monaco, à deux verges de Cannes la Braguette, pied de nez aux richards qui se prennent pour des messieurs. En 1917 déjà on lui trouvait un air mutin. A onze ans, il fit vivre déjà en chanson la plume d'un drôle de type : Paul Verlaine et ses *Soleils couchants*. A 14 ans, âge où l'on découvre la voisine, son anatomie et l'amour, il découvre le mot « anarchie » dans les pages d'un dictionnaire. La voix Ferré est donc déjà tracée, donner vie à ces mots-là.

Le siècle avance d'une guerre à l'autre, on en sait plus sur les notes de Ravel qu'il découvre que sur les carnets de notes de Léo qui passe son Bac, se lance dans des études de philo puis Sciences po.

Dans la chanson et une certaine littérature, Paris s'appelle Paname, mais il manque un ton sur lequel le chanter. Léo s'installe dans le Quartier Latin. C'est l'époque où l'on croit que le printemps vient tiens tiens tiens, où Charles se laisse en Trenet à chanter sur des rythmes et mots un peu fous, et où l'histoire s'écrit en brun.

Quand s'achèvera la guerre, Léo aura dans ses cartons ses premières chansons, écrites avec René Baër qu'il créera au Bœuf sur le Toit, première scène. Second parolier : Francis Claude (qui dirige alors le Quod Libet), puis Caussimon.

Jean-Roger Caussimon (interview 1984)

« A cette époque-là, je passais au Lapin Agile notamment, où je disais mes textes. Dans cette ambiance de chanson, j'ai fini par avoir envie d'en écrire. J'avais un texte qui s'appelait et qui s'appelle toujours *A la Seine*, ce n'était pas une chanson, juste un petit texte où je m'adresse au fleuve à la première personne. Un soir, un type est venu à moi : "*Je voudrais mettre en musique un texte que vous dites dans votre tour. Je viendrai vous voir demain et je vous soumettrai la musique que j'ai écrite. Vous ne me connaissez pas, je m'appelle Léo Ferré.*"

Il est revenu le lendemain, la musique m'a beaucoup plu et ça a été le début d'une collaboration qui devait s'étendre sur plusieurs années.

Il était tout à fait inconnu ; il était comme on disait en ce temps-là "monté à Paris", il arrivait de Monaco. Il disait les annonces de la météo marine, ça faisait très joli avec sa petite pointe d'accent.

J'ai aussi enregistré sur disque *A la Seine* après Léo. De même que *Mon camarade*. Je le chantais au Lapin Agile, sur une musique plus sommaire parce que je ne suis pas musicien et ne sais pas bien développer les thèmes que j'écris. Sur le thème que j'avais, Léo a fait des arrangements, et depuis je le chante aussi sur cette musique.

Je ne sais pas combien nous avons fait de chansons. Je ne sais pas compter, je ne veux pas compter, je ne sais pas dire les années. La plupart ont grandi, ont fait leur chemin, on les réclame à Léo, alors elles n'ont pas d'âge. *Monsieur William* aurait 44 ans.

« Léo Ferré nous a écrit plus de quarante ans de chansons. »

Nous avons eu des interprètes prestigieux ; les Frères Jacques, la grande Catherine Sauvage dont l'action dans la chanson est extrêmement importante.

On ne peut pas réaliser ce qu'était le courage, l'esprit d'invention et de recherche qu'elle a apporté à découvrir autre chose que ce qu'on chantait à cette époque-là (1950-54). A part Trenet et les chansons de Jean Nohain et Mireille, je ne vois pas bien les chansons d'alors qui puissent être autre chose que des rengaines, certes parfois bien ficelées, bien troussées. Il faut se représenter ce que c'était pour Catherine d'arriver à chanter les chansons de Léo (*L'Homme*, *Vitrines*, *Le piano du pauvre*, refusée par Piaf, *Paris canaille*, refusée par Montand...).

Léo Ferré nous a écrit plus de quarante ans de chansons. Or, je cite son mot, "*la chanson c'est certes le plaisir d'écrire, mais elle m'a sauvé de mourir de faim*", parce que ses débuts ont été très difficiles. C'était un ton tellement inusité dans le music-hall et le cabaret. Vraiment, ça a été dur. Il a ramé des années et des années. Il a tenu à force de persévérance. Mais je ne pense pas le trahir en disant que son rêve c'est la musique classique. Il a écrit des opéras, un oratorio, une messe. »

Tant bien que mal, tirant Satan par la plume, il vit de la chanson, de celles que crée Catherine Sauvage, de celles qu'il commence à enregistrer. Mais son rêve c'est effectivement la musique classique, déjà et toujours. Son premier disque sera direction d'orchestre de *La chanson du mal aimé* de Guillaume Apollinaire. En 1950, il écrit *La vie d'artiste*, opéra qui restera note morte. En 1956, pour les ballets de Roland Petit, il compose *La nuit* qui n'est jouée qu'une fois et qui deviendra bien plus tard *L'Opéra du pauvre*, disque(s) de Ferré puis spectacle de la Compagnie de Franck Ramon.

En 1954, première partie de Joséphine Baker à l'Olympia, il se fait un nom dans la chanson, puisque l'année suivante il y revient semer à tout vent ses graines d'ananar en tête d'affiche. Pour l'histoire tout de même, notons que Paulette Coquatrix lui reprochera ce que l'on n'appelle pas encore le look, coco, ses cheveux longs, et ses grosses chaussures... C'était les seules qu'il avait alors.

En 1957, chez Plumeau, il rencontre Paul Castanier collé au piano, de dos d'abord, mais "*cet homme-là, avec le dos qu'il a, il doit être intelligent*". Complices, ils mêleront dans les chansons et les arrangements les divers styles musicaux de l'artiste prométhéiforme.

Paul Castanier (1985)

« Certains ont crié "la poésie dans la rue". Léo, il l'y a mise. La plupart des gens ne connaissent de Baudelaire que la tranche de ses bouquins, sur un rayon de bibliothèque, tu vois... en cuir, bien relié. Léo il leur a mis la tête dedans ! »

Son verbe est violent, sans concessions sous les enluminures, il va là où la chanson n'était pas souvent allée. Chansonnier incisif dans la veine d'un Couté, mais toujours avec des mots riches, torturés, il décrit (dé-crie) son époque, ouvrez un ancien album, et ressentez-y le passé, Monsieur votre passé.

***Le Nouvel observateur*, 1962**

« Quelqu'un a osé dire ce qu'il avait sur le cœur, ce que paralysé par le conformisme ambiant, personne n'osait dire. »

Printemps et été 1968, beaucoup se reconnaissent tout à coup dans ses chansons, écrites bien avant pour la plupart, mais qui respirent et fument l'air bouillonnant et frais du temps où l'on nie Dieu et Maître.

A Bobino en 1969, c'est les retrouvailles avec un public qui l'avait boudé quelque temps ou l'avait complètement négligé. Et c'est aussi l'adieu à Pépée, sa guenon morte le 7 avril 1968, chanson à vous filer le spleen (« *J'voudrais avoir les mains d'la mort et puis les yeux et puis le cœur, pour m'en venir coucher chez toi, ça changerait rien à mon décor, on couche toujours avec les morts* »).

Yvan Audouard (*le Canard enchaîné*, 1969)

« Te voilà redevenu poète. Les vrais poètes ne vieillissent jamais. Ils commencent à vivre tous les jours et réinventent sans arrêt l'amour et la colère. Je suis heureux, Léo, de saluer ici le début de ta nouvelle carrière. Le "vieil homme" en toi n'est pas tout à fait mort. Mais il agonise. Tu as l'air, dans ton tour de chant, d'un orchestre qui s'accorde. [...] Te voici maintenant devenu par la grâce de la détresse, de la solitude, de l'angoisse, de la fureur (et de l'espoir), redevenu aussi jeune que lui [Brassens]. A nos âges, Léo, la jeunesse, c'est le seul bien qui nous reste. »

Cependant, la forme générale des chansons reste classique, dans le carcan des trois minutes. C'est en 1970 qu'il déboule comme *Un chien* dans un jeu de notes noires et blanches alignées sur les partitions. Il culbute, avec Popaul, dame chanson pour ouvrir de nouveaux horizons, il cunnilingue la parole et la chanson. Chansons fleuves sur des textes qui parfois attendaient depuis longtemps de prendre sexe par la corde vocale qui leur sert d'archet, c'est *Préface*, *La mémoire et la mer*, *Il n'y a plus rien*... C'est le Ferré dont tant de chanteurs « modernes » doivent (ou devraient) se sentir orphelins maintenant.

Période décriée par certains, en 1971, il croise le fer avec la musique électrique et chante avec le groupe pop Zoo. Il rompt les mots et *La solitude* première version. C'est surtout l'occasion semi-improvisée à partir de la lecture du journal *La cause du peuple*, à mi-chemin entre le *Sprech-Gesang* des opéras, et le rap actuel : *Le conditionnel de variété* (titre dû à J.-P. Chabrol suite à la répétition du *Comme si je vous disais*).

Jean-Jacques Goldman (1984)

« Un jour je suis allé voir Zoo qui passait en première partie de Ferré. Ferré, je n'en avais rien à cirer, mais comme j'avais payé ma place et que Zoo l'accompagnait, je suis resté. Et là, je me suis retrouvé cloué sur ma chaise. Et j'ai compris qu'il était possible d'écrire en français, puisqu'il y a des mots qui peuvent tuer. Il m'a vraiment eu. Il est inhumain. Devant Ferré, qui que tu sois, tu es un petit garçon. Tous les mots comme "poésie", "mysticisme" dont quinze ans d'Education Nationale avaient réussi à me dégoûter, je les ai compris. »

« Te voilà redevenu poète. Les vrais poètes ne vieillissent jamais. »

Dans le même temps, à partir de 1970, à l'initiative notamment de Jean-Edern « Idiot » Hallier, le SDF de la place des Vosges, une campagne de dénigrement de Léo commence. Ce sont les insultes, les jets de cailloux et boulons dans ses concerts, les crachats, et l'air de la calomnie fait son beau marché. Léo n'en souffle mot dans ses chansons, mais en interview, il doit passer son temps à se justifier et expliquer l'anarchie.

Bernard Lavilliers (1986)

«Je n'ai jamais eu de gourou, mais c'est vrai que j'ai une grande admiration pour son écriture et la correspondance entre l'homme et ce qu'il fait. Dans les années 70, il a eu des problèmes parce qu'il écrivait des choses ultra-fortes que les gens prenaient au premier degré : il aurait fallu qu'il ne mange pas et qu'il marche sur l'eau ! Tout ça c'est terminé, et il reste l'œuvre et les grandes chansons qu'on redécouvre régulièrement. »

Peu à peu, les chansons de Ferré se lyrisent de couleurs harmoniques. Ludwig pointe le bout de son oreille, Debussy aussi. La variété fait place à la musique. Léo éjacule des cuivres, des cordes, des percussions. C'est *Muss es sein*, *Requiem*, *Richard*, *Words*, *Frères humains*, pour culminer avec le triple album *Ludwig, le Bateau ivre, l'Imaginaire* qu'il orchestre lui-même en Italie en 1982, à déguster en se laissant entraîner par l'impossible impassible fleuve.

Entre temps, il a pris le temps de consacrer un disque à Rimbaud, deux à Baudelaire, un à Verlaine, un à Aragon, un à Apollinaire.

En 1975, il faut signaler l'album *Ferré muet*. Un contrat d'exclusivité le lie, il ne peut chanter. Alors Pia Colombo interprète *Muss es sein*, *La mort des loups*, *Love*... sur un album tandis qu'il en enregistre les versions orchestrales ainsi que le *Concerto pour la main gauche* de Ravel sur un autre.

En revanche, à partir de 1982, il produit et réalise lui-même ses disques, totalement libre comme l'air d'opéra. C'est *L'Opéra du pauvre*, c'est *Ferré chante Caussimon* (titres écrits en 1985), c'est *On n'est pas sérieux*... plus quelques disques en public, au Théâtre Libertaire de Paris.

Avec le temps, Ferré fait partie du paysage de la chanson. C'est pour cela que presque plus personne ne parlait de lui... jusqu'à ce mois de juillet 1993.

Nicolas Choquet

Sources :
Paroles et Musiques ;
Chanson magazine ;
50 ans de chanson, Françoise et Lucien Rioux ;
Dictionnaire des chanteurs francophones de 1900 à nos jours, A.-P. Noyer ;
Anarchives de Radio Libertaire.

SOMMAIRE

Page 1 : Les anarchistes.
Page 2 : Léo Ferré dans 10 000 ans.
Page 3 : « L'anarchie est la formulation politique du désespoir ».
Page 4 : La grande famille.
Page 5 : Ils ont dit au sujet de « Léo-le-Frère », Les communards.
Page 6 : Le silence ne téléphone jamais.
Page 7 : Le mot voilà l'ennemi, Perdrigal.
Page 8 : Le grand frère du Théâtre Libertaire de Paris (suite p. 9).
Page 9 : Le grand frère du Théâtre Libertaire de Paris (suite de la p. 8).
Page 10 : Livres et disques, anartistiquement vôtre.
Page 11 : Poètes, vos papiers !
Page 12 : L'itinéraire d'un « anarchanteur ».